

LES CAHIERS DE L'ECOLE DE PSYCHIATRIE INSTITUTIONNELLE DE LA CHESNAIE

En partenariat avec le Conservatoire
National des Archives et de l'Histoire
de l'Éducation Spécialisée et de
l'Action Sociale

Educateur spécialisé,
un métier, un exercice ...

Journée d'étude du Samedi 26 septembre

2015 à la salle du Boissier, Clinique de la Chesnaie

41120 CHAILLES (près de BLOIS).

NUMÉRO 21 DE JUIN 2017





A l'occasion des 20 ans du Cnahes, la délégation de la région Centre et l'ÉPIC, École de Psychiatrie Institutionnelle de la Chesnaie, ont décidé d'organiser une journée d'étude sur le métier d'Éducateur Spécialisé en s'intéressant aux conditions de son émergence et en présentant à partir de l'expérience de 3 équipes, comment la psychothérapie institutionnelle peut être un ressort de l'exercice du métier.

Cnahes

Conservatoire National
des Archives et de l'Histoire
de l'Éducation Spécialisée
et de l'action sociale

EPIC

Ecole DE Psychiatrie Institutionnelle
DE LA Chesnaie

Association Loi 1901 créée en 1994 par des professionnels du secteur et des Historiens, elle s'est donnée pour mission de sauvegarder et de valoriser les archives privées de l'Éducation spécialisée et de l'action sociale afin d'en faire connaître l'histoire.

L'Epic est une association loi 1901, créée en 1971, dont l'objectif initial est la formation et le perfectionnement du personnel de la clinique de la Chesnaie.

Le **CNAHES** s'est donc donné plusieurs objectifs :

L'objectif est donc double:

Rechercher et recueillir dans toute la France les archives privées, quels que soient leur forme et leur support, et les témoignages des premiers acteurs du secteur de l'éducation spécialisée et du travail social, que ces acteurs soient des personnes morales ou physiques.

Faire entrer la culture dans un espace où elle ne vient pas "naturellement".

Les mettre en valeur de plusieurs manières :

inventaires, réalisation de colloques, journées d'étude, expositions, site Internet.

Rassembler autour d'elle des publics qui n'ont pas "naturellement" l'occasion de se rencontrer et notamment dans ce cadre, contribuer in situ à faire reculer l'exclusion et les préjugés ordinaires à l'égard de la "folie".

Créer et animer un centre national de repérage, recueil, conservation, exploitation des archives de ce secteur, fonctionnant en réseau sur l'ensemble du territoire national : c'est le Centre des Archives de la Protection de l'Enfance et de l'Adolescence, actuellement hébergé aux Archives nationales à Pierrefitte sur Seine.

L'Epic compte des adhérents, internes et externes à la clinique : les échanges qu'elle contribue ainsi à promouvoir entre salariés de la clinique et personnes extérieures intéressées aux recherches liées à la psychothérapie institutionnelle et à sa mise en œuvre à la Chesnaie sont une richesse essentielle de l'association.

Favoriser dans les régions la mise en place d'une véritable politique d'archives (repérage des différents fonds disponibles dans la région, prise de contact avec les responsables, inventaire, classement...) et de recueil de témoignages, le **CNAHES** pouvant offrir ses services et ses conseils.

Faciliter la rencontre de tous ceux qui sont soucieux de l'histoire du secteur, parce qu'ils estiment qu'elle peut contribuer à mieux comprendre les questions qui se posent à nous aujourd'hui et à mieux y répondre.

Contribuer à la promotion, la diffusion et la valorisation d'études, recherches, et enseignements dans ce domaine,

Transmettre ce patrimoine aux acteurs

d'aujourd'hui et de demain, notamment aux étudiants des centres de formation aux professions du travail social, et aux différents professionnels du secteur dans le cadre de la formation permanente.

Les actions du CNAHES :

1 - Archiver :

Le CNAHES apporte une aide au secteur associatif pour l'archivage des dossiers et des fonds documentaires.

2 - Valoriser

Mémoire et archives ne doivent pas dormir et le CNAHES s'efforce de les faire vivre

3 - Transmettre

La valorisation réalisée auprès des institutions débouche sur une diffusion et une transmission :

4 - Associer

à ses travaux un certain nombre de partenaires

Ces collaborations se poursuivent et s'étendent.

5 - Communiquer

Faire savoir que l'histoire de notre secteur est importante pour mieux comprendre ce que nous vivons aujourd'hui

Les actions de l'EPIC:

Cette mission, fondamentale dans l'histoire et la doctrine du mouvement de la psychothérapie institutionnelle, s'est illustrée avec l'EPIC dans le cadre d'actions multiples :

- cycles d'enseignements hebdomadaires : **LES COURS DE L'EPIC** du lundi après-midi, incitations à engager des recherches et à produire des textes, groupes de lectures,
- mise à disposition d'**UNE BIBLIOTHEQUE PSYCHIATRIQUE ET PSYCHANALYTIQUE**,
- publication d'une revue : **LES CAHIERS DE L'EPIC**,
- appel à des conférenciers : **LES SEMINAIRES DE L'EPIC** du lundi soir.

BULLETIN D'ADHÉSION

Prénom, NOM ou Raison sociale

Adresse,

Téléphone,

E-Mail,

- 30€ Personne physique
- 90€ (jusqu'à 50 salariés) / 120€ (plus

Les adhésions servent à prendre en charge les frais de déplacements des conférenciers des lundis soirs.

Pour adhérer, compléter le bulletin ci-dessous:

BULLETIN D'ADHÉSION

Prénom, NOM,

Adresse,

de 50 salariés) Associations,
Fondations, Administrations,
Etablissements et services

- 8€ Etudiants, jeunes volontaires
- *Vous pouvez nous aider par une cotisation volontaire supérieure ou faire un don. Un reçu fiscal vous sera délivré.*

J'accepte de recevoir la Lettre du Cnahes par e-mail

**A retourner avec un chèque à l'ordre du
« CNAHES » à l'ordre du CNAHES, 63
rue Croulebarbe, 75013 PARIS**

www.cnahes.org

La Lettre du CNAHES paraît trois fois par an
pour donner des nouvelles de notre vie
associative et de nos travaux

E-Mail,

Téléphone (facultatif),

- 10€ salariés de la Chesnaie, stagiaires, étudiants (joindre photocopie carte):
- 20€ membres extérieurs:
- 40€ cotisation de soutien à partir de:
- 80€ membres bienfaiteurs:

**A retourner avec un chèque à l'ordre de «
EPIC » à : EPIC, LA CHESNAIE , 41120
CHAILLES**

<http://www.epiclachesnaieblog.wordpress.com>

PROGRAMME DE LA JOURNEE



- 9h- 9h30 Accueil et café préparé par le club de la Chesnaie
- 9h30- 10h15 Présentation de l'EPIC et de la délégation Centre du CNAHES
- 10h15-10h30 Le mot de la Présidente de l'EPIC et du Président du CNAHES
- 10h30-12h00 Présentation par **Samuel BOUSSION** de son ouvrage :
« **Les éducateurs spécialisés naissance d'une profession** »
publié en 2013 aux Presses Universitaires de Rennes

Discutant : Dominique SACHER ancien trésorier de l'ANEJI

- 12h00 -12h30 Débat
- 12h30-14h00 Buffet préparé par l'association le Train Vert



- 14h00- 16h00 **Educateurs ! La psychothérapie institutionnelle... ça vous inspire ou ça vous aspire ?**

3 témoignages:

un établissement pour adultes « les Maisonnées »
37

un service d'AEMO et AED - l'ACESM 41

un service de soins pour adultes - Espoir Vallée du
Loir 41

Discutant: Françoise TOMENO

INTRODUCTION À LA JOURNÉE



Véronique BECK, présidente de l'EPIC

Catherine THIERRY, responsable de la délégation Centre du Cnahes

Françoise TOMENO, psychologue, psychanalyste, membre du CA de l'EPIC, adhérente du Cnahes

Bernard HECKEL, président du CNAHES

INTRODUCTION A LA JOURNEE

Bernard HECKEL, président du CNAHES

Bonjour et un grand bravo à la délégation de la région Centre du CNAHES et à l'EPIC pour l'organisation de cette journée d'étude.

Comme cela est mentionné sur la plaquette du programme, elle s'inscrit dans cadre de la célébration du XXème anniversaire du CNAHES.

Alors deux ou trois choses sur l'histoire du Conservatoire.

La belle aventure de l'association a débuté en mai 1993 à Bordeaux. Une quarantaine de professionnels et d'historiens s'était fixée comme objectif de constituer un outil de connaissance et de pédagogie pour mettre en valeur l'histoire sociale de notre pays. Un an après, le 28 mai exactement, s'est tenue l'assemblée générale constitutive. Son acte de naissance officiel est daté au 3 août 1994 par la publication de sa création au Journal Officiel.

Le sens de l'action du Conservatoire national peut se décliner sous des formes différentes. Je vais d'abord le dire sous le forme d'un proverbe que Roger BELLO, président d'honneur de l'association ici présent et que je salue, aime bien : "Lorsque tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens".

Je comprends ainsi le projet des pionniers-créateurs du CNAHES : « Relier avec méthode, des traces écrites et orales du passé avec le présent et des enjeux sociétaux de l'avenir ».

La préservation de notre patrimoine archivistique est effectivement essentielle pour pouvoir travailler l'histoire de l'éducation spécialisée, du travail social et de l'action sociale.

Un patrimoine représente un ciment, des références communes, une identité partagée par tous. Quel qu'il soit (littéraire, musical, architectural...), il vit dans notre temps. C'est un lien entre notre passé, notre présent et notre avenir.

« Contrairement aux conceptions libérales selon lesquelles seul l'individu fait des choix et prend des risques, je pense que l'individu est un sujet social. Nous sommes tous traversés par l'histoire. Ce n'est pas seulement un décor. Cela marque profondément nos choix, nos amours, nos peines. Nous avons une dette vis-à-vis de l'histoire ». Robert CASTEL - Entretien avec Robert CASTEL, l'Humanité, 14 mars 2013, p. 19. Cité par Frank NOULIN et Jean-François WAGNIART dans un article : « La place de l'histoire sociale : de la recherche à l'enseignement » des Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique N° 122 – 2014

L'histoire enseigne que les réalités actuelles résultent de choix antérieurs et que les choix actuels déterminent notre avenir collectif.

La psychothérapie institutionnelle en est une patente illustration.

J'ai été « formé à l'éducation spécialisée et à la sociologie » à Strasbourg. Mon parcours professionnel a principalement traversé le champ de l'intervention éducative et sociale en milieu ouvert, celui de la prévention spécialisée en particulier. A tous les postes occupés, celui d'éducateur à celui de cadre associatif, la référence aux concepts de la psychothérapie et de la pédagogie institutionnelle, aux différents courants de pensée qu'elles ont engendrés, a été une constante et un marqueur fort dans mes pratiques professionnelles. Et le reste aujourd'hui dans mes divers engagements.

Pourquoi ? Parce qu'elle renvoie à un ensemble de références théoriques, à une constellation d'idées forces et de points de repères dans les pratiques éducatives et sociales. Il s'y dessine des figures humaines, des sortes de lumière-sémaphores qui indiquent des chemins possibles pour comprendre, analyser, interpréter la complexité, la diversité des situations et des attitudes que les éducateurs, les travailleurs sociaux en général, les enseignants, le corps médical rencontrent quotidiennement.

Vous les connaissez tous ici : Jean et Fernand OURY, François TOSQUELLES, Félix GUATTARI, Georges LAPPASSADE, René LOURAU, FREINET, MONTESSORI...et bien d'autres.

Je peux témoigner, par maints exemples, comment ces références ont été et restent fécondes pour aider à faire réfléchir une équipe éducative, à pousser les murs des rigidités institutionnelles, à développer le pouvoir d'agir d'habitants dans un quartier, à penser l'émancipation avec un groupe de jeunes.

Juste un exemple de référence, important à mes yeux : le rapport « institué-instituant ». L'analyse institutionnelle consiste à mettre à jour les rapports de pouvoir qui s'exercent de façon explicite et sous-jacente dans toute institution, dans toute structure humaine. Elle vise à faire émerger, par exemple, les non-dits dans les rapports entre « l'institué » (l'organisation existante, ce qui y fait socle, comme le règlement intérieur, le planning des horaires...) et « l'instituant », cette effervescence des idées, cette richesse des valeurs, cette fraîcheur des investissements des uns et des autres....

L'institutionnalisation, notamment selon René LOURAU est la lutte, la conflictualité entre « l'institué et l'instituant ». C'est un équilibre à trouver sans cesse, une tension créative à maintenir, une force motrice qui développe le pouvoir d'agir individuel et collectif.

Pour terminer cette introduction, je voudrais citer (et recommander) le livre de Joseph MORNET : « Psychothérapie institutionnelle. Histoire et actualité ». Edition Champ social, 2007

Il y prend à contre-pied les discours dominants sur l'ordre et la sécurité, bouscule les évidences et propose des pistes de réflexion qui, loin des raccourcis faciles, sont de véritables ouvertures vers demain en se référant à ce qu'il appelle la « théorie sociale de la psychothérapie »

Alors, oui la psychothérapie et la pédagogie institutionnelles constituent bien un formidable support de l'exercice des métiers éducatifs, médicaux et sociaux.

Parlons en ensemble tout au long de cette journée et surtout essayons !

Merci pour votre écoute.

Il était une fois deux associations.

Françoise TOMENO, psychologue, psychanalyste, membre du CA de l'EPIC, adhérente du Cnahes

- L'une, le CNAHES, Conservatoire National des Archives et de l'Histoire de l'Éducation Spécialisée et de l'Action Sociale. Le CNAHES travaille et milite depuis 1994 pour encourager et diffuser la connaissance de l'histoire de l'éducation spécialisée et de l'action sociale et en sauvegarder et valoriser l'important patrimoine d'archive.
- L'autre, l'EPIC, École de Psychiatrie Institutionnelle de La Chesnaie, dont l'objectif est double : la formation en interne des professionnels et des stagiaires de la Clinique de La Chesnaie, la tenue de soirées publiques, ouvertes à tous, professionnels, patients, personnes extérieures, sur des thèmes variés, dans le but de faire entrer la culture là où on ne l'aurait pas attendue, et faire se rencontrer des publics qui n'en ont pas l'habitude.

Elles n'avaient rien à voir l'une avec l'autre.

Quoique....

Il était une fois une co-fondatrice du CNAHES, Françoise TÉTARD,

Il était une fois un membre très actif de l'EPIC, Jean-Jacques MARTIN

Ils n'avaient rien à voir l'un avec l'autre.

Quoique...

La première intervenait régulièrement à l'ITS, Institut du Travail Social de Tours

Le second intervenait régulièrement à l'ITS.

Ce fut le premier jour.

Alors, Jean-Jacques MARTIN invita Françoise TÉTARD à venir parler lors d'un séminaire du lundi soir de l'EPIC, pour parler de la colonie agricole pénitentiaire de Mettray, elle évoqua aussi la Colonie Pénitentiaire de Saint Maurice à La Motte Beuvron, à deux pas d'ici.

Ce fut le deuxième jour.

Il y eut des jours, il y eut des matins. Françoise TÉTARD revint plusieurs fois des lundis soirs à l'EPIC. Elle parla de la prévention spécialisée, des Filles de Justice.

Elle parla Archives avec Claude JEANGIRARD lors des dîners au Train Vert, avant ses interventions.

Ce furent les autres jours de la semaine.

Puis ce fut le 7^{ème} jour, et le CNAHES fêta ses vingt ans à Lyon sur un bateau : embarquez messieurs mesdames, nous allons lever les voiles.

Sur le bateau, un bon vin aidant, les « gens du Loir et Cher » se retrouvèrent, évoquèrent Jean OURY décédé quelques jours plus tôt, auquel Bernard HECKEL, président du CNAHES qui nous fait aujourd'hui l'honneur de sa présence, venait de rendre hommage en introduisant le Colloque qui avait précédé la balade en bateau.

Quelqu'un de l'EPIC était là, Françoise TOMENO membre du CNAHES. Elle évoqua le projet de l'EPIC de faire venir Samuel BOUSSION un lundi de l'EPIC afin qu'il présente son livre : « Les éducateurs spécialisés, naissance d'une profession ».

Quelqu'un du CNAHES région Centre était là, Catherine THIERRY, responsable de la délégation. Elle entendit, s'intéressa, parla du projet de la délégation de la région Centre du CNAHES de fêter les 20 ans de celui-ci en région Centre.

Dieu sait ce qui leur prit, à ces deux quelqu'un, au bout de quelques minutes, le projet était devenu celui qui nous rassemble aujourd'hui ; avec ses deux volets, qui furent élaborés au fil des rencontres qui suivirent, aussi bien lors des réunions du CNAHES région Centre que lors Conseils d'administration de l'EPIC :

- Un volet historique avec la participation de Samuel BOUSSION
- Un volet Psychothérapie Institutionnelle, volet local, avec la participation d'éducateurs et d'équipes du Loir et Cher et d'Indre et Loire dont certains membres se sont rencontrés plusieurs fois depuis le mois de janvier avec des membres du CNAHES local et de l'EPIC.

Et puisque de bateau il a été question, puisque l'embarquement est terminé, nous pouvons mettre les voiles....

Et commencer cette journée avec Samuel BOUSSION, « Historien du Social » membre du CNAHES, qui va nous parler de la naissance d'une profession, celle d'éducateur spécialisé, et du rôle d'une association dans cette naissance, l'ANEJI, Association des Éducateurs de Jeunes Inadaptés . Il a publié ce travail aux Presses Universitaires de Rennes, et vous pouvez le trouver sur notre table Librairie.



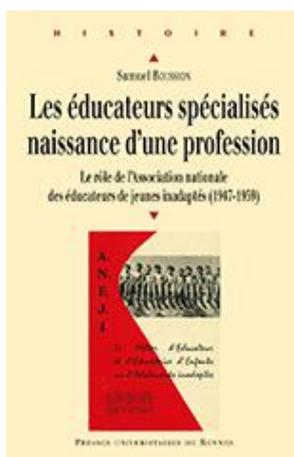
LES EDUCATEURS SPECIALISES NAISSANCE D'UNE PROFESSION



par Samuel BOUSSION, (reprise à partir de notes et de l'ouvrage).
maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université Paris 8, membre du
Circeft (Centre interdisciplinaire de recherche « Culture, éducation, formation,
travail »). Il a codirigé l'ouvrage *Les Châteaux du social* (Beauchesne-PUV 2010) ainsi
que le numéro spécial « Éducation et rééducation en situation coloniale (Maghreb XIXe-
XXe siècle) » dans *Les Études sociales* (2010)

L'histoire de la profession d'éducateur spécialisé est revisitée à travers celle de la principale association professionnelle d'éducateurs, l'Aneji (Association nationale des éducateurs de jeunes inadaptés). Créée en 1947 sous l'impulsion de quelques éducateurs du secteur privé exerçant leur métier depuis quelques années, elle est un analyseur du processus de professionnalisation des éducateurs spécialisés. Ainsi, l'ambition de ce travail, qui repose en grande partie sur l'exploitation des archives de l'Aneji déposées au Cnahes (Conservatoire national des archives et de l'histoire de l'éducation spécialisée et de l'action sociale), est d'approcher la progressive installation de cette profession nouvelle dans le paysage de la rééducation au sortir de la Seconde Guerre mondiale.

La recherche porte pour une part sur l'Aneji en tant qu'acteur collectif, sous l'angle des rapports avec les associations gestionnaires, avec l'État mais aussi avec des associations concurrentes, voire les syndicats naissants dans le secteur, notamment par le rôle qu'elle joue dans l'entrée dans le salariat. Mais elle envisage aussi la profession par ses acteurs, traçant les contours du groupe professionnel, ainsi que l'évolution des conceptions en matière de formation des éducateurs, des techniques et savoirs mobilisables et constitutifs des pratiques professionnelles, depuis l'éducateur-animateur des débuts à l'éducateur travailleur social au seuil des années 1960. Enfin, elle envisage les différentes représentations du métier et de l'identité professionnelle, surtout à travers le rôle de l'Aneji dans la régulation de la profession et la défense collective des intérêts.



Samuel a introduit sa conférence en s'interrogeant à haute voix sur le chemin qui l'avait amené à s'intéresser à l'histoire de cette profession. Dans les méandres de l'orientation post bac il avait déjà une certitude « pas question d'être éducateur spécialisé... je m'inscris à la fac...sans véritable projet... je m'inscris en Histoire... puis quand vient le choix des sujets de recherche je me tourne vers l'éducation....et je tombe sur un fonds d'archives de l'ANEJI...et je me passionne... les étapes passent et me voilà avec une recherche doctorante sur la naissance de la profession d'éducateur spécialisé!

Je me retourne et réalise que dans ma famille plusieurs de mes oncles et tantes sont éducateurs, directeurs d'établissements, que j'ai passé de belles vacances dans ces établissements et que peut-être il y avait là des racines à cette histoire !

Il a poursuivi son exposé avec un tel respect et un tel souci de transmettre ce qu'il avait compris de l'engagement de ces pionniers que nous avons baigné pendant 2 heures dans une ambiance de très grande humanité.

C'est à partir des archives de l'ANEJI déposées au CNAHES que Samuel BOUSSION a commencé ce travail qui était d'abord une thèse de Doctorat.(1)

Une nouvelle fonction pourquoi ?

L'ANEJI est née en 1947 dans ce temps de reconstruction où les politiques concernant la jeunesse et l'éducation mobilisent les élites face à la démographie et aux conséquences encore vivantes des années noires de l'occupation.

Les bagnes d'enfants sont dénoncés depuis les années 20-30 et à cette époque émerge l'idée d'accueil, d'observation et de triage des enfants principalement suivis en justice et donc l'idée d'un personnel nouveau. Quelques établissements voient le jour en Alsace, à St Etienne par exemple et sont animés par un personnel nouveau « des chefs rééducateurs » qui surveillent les enfants dans les ateliers, les récréations, les repas, les dortoirs.

Mais ils restent rares, la crise financière est le frein majeur à leur développement alors qu'elle accentue la décrépitude des maisons de correction. En 1940 la chancellerie en déplore le faible nombre et encourage l'initiative privée. Le profil de ces personnels se dessine peu à peu : un éducateur capable d'accompagner les enfants sur le plan psychologique (il pourrait les tester), sur le plan médical en surveillant son développement, son hygiène et sur le plan pédagogique en assistant les maîtres d'étude, en animant des activités telles que le chant et la gymnastique et en organisant les loisirs.

C'est à partir de 1940 -1941 et l'installation du nouveau régime sous l'occupation que vont se développer ces maisons d'accueil sur initiatives privées. Les premières comme « Ker Goat » en Bretagne s'organisent sur le modèle du scoutisme, les jeunes vivent en camps sous la direction de « Chefs » avec une journée scandée par des rites patriotiques et quasi militaires tels que le « dérouillage au lever, le salut aux couleurs, les inspections, le travail, les veillées », le tout agrémenté de chants scouts. Ce centre est censé représenter une nouvelle forme de prise en charge avec des méthodes pédagogiques nouvelles et un personnel vertueux.

Le nombre de jeunes poursuivis en justice explose, les prisons sont pleines, la promiscuité générale et les centres d'accueil qui sont ouverts le sont dans des locaux souvent vétustes, avec un approvisionnement difficile souvent dépendant de la charité privée; l'encadrement est disparate sans qualification pédagogique.

Néanmoins malgré ce contexte la nécessité d'un personnel éducatif nouveau pour remplacer les anciens surveillants se renforce et c'est dans ces centres que les fondateurs de l'ANEJI ont forgé leurs armes entre 1942 et 1944.

Le 15 juillet 1947 un groupe d'une quarantaine d'éducateurs venus de toute la France crée l'Association Nationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés à la suite d'un stage organisé par les Éclaireurs de France. Ils travaillent dans des « centres d'accueil », des « centres de rééducation », des « centres d'observation », ou autre structure plus ou moins confessionnelle. Ils souhaitent réfléchir et penser de nouvelles méthodes éducatives et décident de se regrouper dans le but « d'unir et d'aider tous les éducateurs de jeunes inadaptés, à la fois sur le plan amical et professionnel, en dehors de toutes préoccupations politiques ou confessionnelles, de contribuer à l'organisation de leur profession, d'en écarter les candidats qui n'en seraient pas dignes ».1

Ils s'inscrivent dans un mouvement amorcé par le Garde des Sceaux et le Ministre de la Santé Publique qui entendent abandonner les bagnes d'enfants et refonder les prises en charge « en modernisant les procédés d'observation et d'orientation, en rehaussant le niveau moral et intellectuel des personnels, en ayant une préoccupation active des mineurs délinquants ». Ils ont soutenu la création des ARSEA qui fédèrent les œuvres privées, et la création de l'ANEJI est plébiscitée. Elle deviendra l'instance de représentation de tous les personnels de la rééducation, service public compris.

A ses débuts l'ANEJI doit se montrer bienveillante vis à vis de différents milieux :

- Avec les ministères :

* L'Education Nationale, un bastion laïque entretenu par des mouvements militants tels que les CEMEA, les Eclaireurs de France, la ligue de l'enseignement, les Pupilles de l'école

publique, qui a accepté non sans difficulté l'existence d'un secteur privé de l'éducation, est peu enclin à travailler avec les congrégations religieuses.

* Le ministère de la santé qui est communiste de 1944 à 1947.

* La délégation interministérielle pour l'enfance déficiente et en danger moral, qui est dirigée par Louis LE GUILLANT, militant des CEMEA et adhérent du PC en 1947.

- Avec les milieux confessionnels qui avaient des structures propres organisant un quant à soi loin des autres acteurs de la rééducation. Mais ces structures étaient ébranlées depuis plusieurs années et amorçaient des réformes qui permettaient des ouvertures.

L'ANEJI essaie de maintenir une position de stricte neutralité bien que la plupart des éducateurs et directeurs soient catholiques, inspirés par la doctrine sociale de l'église, et issus des mouvements d'Action Catholique.

Un métier inspiré par le scoutisme.

Les 3 principaux mouvements scouts que sont les Éclaireurs de France (laïques), les scouts de France (catholiques) et les Éclaireurs unionistes (protestants) ont créé des sections de jeunes inadaptés dans le souci d'accueillir ces jeunes dans les troupes ou de créer des troupes dans les centres d'accueil, ou de former des cadres par l'intermédiaire de stages ou de conférences régulières à destination des personnels engagés dans ces activités. Le modèle centré sur le travail, la vie dans la nature, le respect de la patrie semblait tout à fait approprié au redressement moral de ces jeunes déviants.

L'Internat comme modèle exclusif de prise en charge.

Il s'agit de sauver des enfants victimes de la guerre : familles dissociées, enfants orphelins, abandonnés, délinquants, présentant des troubles psychologiques. Mais aussi de protéger la société de ces miséreux. « L'internat garantit l'enfermement et l'éloignement ».

L'établissement est à la fois lieu de vie, lieu d'activité qu'elle soit scolaire ou de formation professionnelle et apprentissage de la vie collective avec les éducateurs.

Petit à petit les établissements gagnent en confort : ils désertent les baraques, les casernes, les couvents, les pavillons isolés des hôpitaux psychiatriques pour s'embarquer dans « l'épopée des châteaux ». Les œuvres privées, les associations souvent soutenues par la Sécurité Sociale s'emparent d'opportunités immobilières et acquièrent des châteaux ou bâtisses bourgeoises à

la campagne, non loin des centres urbains pour bénéficier des services de la ville (tribunal, services médicaux..) tout en restant suffisamment éloignés des risques de la ville.

Le groupe comme mode de vie.

Les établissements sont organisés souvent selon un mode pavillonnaire où un groupe d'enfants possède son dortoir, son réfectoire, sa salle de classe et un espace commun et vit avec des éducateurs qui, selon l'ANEJI, « ont la charge de tous ces enfants aux heures où ils ne sont pas en classe ou en apprentissage ou au travail, qui ont donc le rôle habituel des parents et à ce titre assurent à proprement parler l'éducation ».

Les éducateurs sont là pour les activités dirigées (éducation physique, travaux manuels, jeux) pour les loisirs....Mais aussi au moment du lever, des repas, des veillées, du coucher... avec une intention affichée de remplacer la chaleur affective de la famille dont ils étaient privés soit par décision judiciaire soit par demande de la famille elle même.

L'internat ainsi organisé transforme la vie de tous en expérience communautaire : les pensionnaires et les éducateurs vivent au rythme de l'institution.

La disponibilité requise fait que les éducateurs logent sur place, dans des petites chambres attenantes aux dortoirs. Mariés ils peuvent bénéficier de logements plus grands mais la vie de leur famille reste souvent réglée par la vie institutionnelle. Ils ont un jour de congé au mieux, le dimanche à tour de rôle et un mois de congés l'été.

L'expérience communautaire se vit aussi quand il s'agit de faire des travaux de réfection ou d'amélioration des bâtiments, des jardins. Les éducateurs peuvent en être chargés et conduire les enfants dans la réalisation de « l'œuvre commune » sublimant ainsi les contingences matérielles.

Ce mode de vie, cette façon d'être avec, dans un esprit de vie de famille, marque une rupture avec la pénitenciaire, les éducateurs ne sont pas des surveillants qui regardent les enfants travailler mais désormais ils vivent ensemble, ils partagent les activités, recherchant par l'affect mais aussi par la force, le consentement du jeune à la vie institutionnelle. Fernand DELIGNY définissait ainsi l'éducateur: c'est « un être hybride de militaire et de chef scout, mélange de force et d'absolu, impatient de faire des hommes à l'image de ce qu'il estime devoir être ».

Mais il a aussi ses limites qui se révèlent à la sortie quand le jeune, bien façonné à la vie communautaire, se trouve désemparé et souvent bien démuné à la sortie devant les contraintes de la vie ordinaire.

Qui sont les éducateurs à la fin des années 40 ?

En 1950 l'âge moyen du corpus réuni par le chercheur est de 29 ans, 28 ans pour les hommes, 30 pour les femmes. L'éducation spécialisée n'est pas un métier de jeunes comme on le laisse croire !

Par contre dans les instances de l'ANEJI les responsables recrutés pour beaucoup dans des établissements de garçons, sont des hommes plus âgés. A cette époque le partage entre les établissements pour garçons avec des éducateurs hommes et l'éducation des filles par des religieuses est encore bien vivant. Quand les éducatrices entrent dans les foyers de garçons c'est pour s'occuper des petits en dessous de 14 ans, pour assurer une présence comprise comme maternelle.

Les situations de famille des hommes et des femmes sont bien différentes : 52% des hommes sont célibataires alors que le pourcentage monte à 72% pour les femmes. La présence de religieuses joue peu, elles sont 7% de l'échantillonnage alors que 4% des hommes sont des ecclésiastiques. L'âge ne paraît pas non plus un critère car elles sont plus âgées que les hommes; mais il apparaît que l'éducatrice peut être cette femme qui se dévoue à cette grande famille qu'est le groupe de jeunes et si le célibat n'est pas clairement exigé il apparaît naturel. Comme avant elles les infirmières et les assistantes sociales, les éducatrices des années 50 sont censées exercer une vocation, prises dans un paradoxe où, éternelles jeunes filles vivant la plupart du temps dans des internats sans hommes, elles affichaient préparer les jeunes à leur vie de femme et d'épouse !

Dans ce même corpus on remarque que 33% des hommes ont des enfants à charge, contre seulement 13% des éducatrices ; les couples d'éducateurs sont fréquents, d'autres avec des assistantes sociales, mais aussi avec des épouses pouvant assurer un travail administratif dans le centre où le mari est directeur. Cette configuration permet à l'épouse de s'occuper des enfants.

L'empreinte du scoutisme.

Presque 40% des candidats qui se présentent à l'école d'éducateur ont été adhérents d'un mouvement de jeunesse, et cette proportion reste constante d'après les dernières études qui ont été réalisées ces 10 dernières années. Cette proportion touche autant les filles que les garçons actuellement alors qu'en 1950 elles étaient moitié moins nombreuses. Pour la plupart ils y ont exercé des responsabilités vis à vis des plus jeunes. Beaucoup parmi les autres ont assuré des

fonctions d'animation dans les colonies de vacances ou dans des centres de loisirs.

Ces mouvements sont pour la plupart d'obédience catholique et parmi les pionniers rencontrés par le Cnahe il ressort que le scoutisme a prévalu sur l'engagement politique.

Les milieux d'origine :

Les éducateurs sont issus « de ce vaste monde sans classe, à égale distance du prolétariat et de la bourgeoisie », déclarait Jean PLAQUEVENT au milieu des années 50.

Si peu viennent des milieux agricoles, les artisans et petits commerçants sont les plus représentés; viennent ensuite les professions intermédiaires, avec un poids important des instituteurs et institutrices; les employés sont surtout représentés chez les mères. Parmi les cadres supérieurs ce sont les ingénieurs qui se dégagent, mais aussi des magistrats, professeurs, directeurs de services ; « ainsi tenant compte du fait que le métier d'éducateur à cette période, même dans les fonctions de directeur, est encore peu reconnu en dehors du milieu professionnel, que les salaires sont encore modestes et que les conditions de la pratique quotidienne peuvent être relativement précaires et contraignantes, les premiers éducateurs n'ont peut être pas suivi le cours d'une mobilité sociale ascensionnelle. »

L'ANEJI ou l'esprit de corps.

Au seuil des années 50 les éducateurs que l'on va bientôt appeler «spécialisés » en opposition à leurs collègues de l'éducation surveillée et aux instituteurs de l'éducation nationale font partie du paysage. Ils sont porteurs de nouvelles conceptions éducatives, signant l'abandon des méthodes carcérales. Le métier commence à séduire, et il s'agit de le consolider. La constitution de l'ANEJI vient témoigner du désir de peser dans l'organisation de la profession. Il s'agit de se soutenir, d'être solidaires face aux conditions difficiles d'exercice.

L'ANEJI est d'abord un lieu ressource pour les professionnels qui recherchent auprès de leurs pairs des réponses à des situations singulières. Puis une structure de placement comme interface entre les établissements et les éducateurs qui cherchent un poste ou veulent en changer. Mais le principal souci de ses animateurs est de développer une confraternité rendant possible des moments privilégiés de rencontres de copains, qui s'exprime dans certaines régions par des petits journaux qui seront fédérés plus tard dans un bulletin national «Liaisons » dont le 1er numéro est sorti en décembre 1951. L'éditorial souligne que « les Éducateurs et Éducatrices de France forment une grande Équipe à laquelle chacun peut se dire fier d'appartenir ».

Défendre la profession, et chasser les déviances.

Dès sa création en 1947, l'ANEJI consciente des enjeux de respectabilité de cette profession naissante a mis en place un « fichier noir » chargé de recenser les éducateurs indignes et de veiller à ce que, sortis d'un établissement, ils ne soient pas réemployés par un autre.

Le recrutement est difficile, la pénurie grande, les campagnes de presse, Alexis DANAN en tête, maintiennent une pression forte sur la qualité des personnels des établissements d'enfants. L'ANEJI se saisit tout de suite de l'enjeu et la secrétaire est chargée de ce fichier alimenté par les établissements mais aussi les administrations publiques du ministère de la Santé et de la Population et de l'Education Surveillée. La lutte contre la pédophilie, les délits commis dans le cadre du travail, l'échec à la sélection et les fautes éducatives sont les principales raisons de l'inscription à ce fichier. Il a fonctionné de 1947 jusque vers 1965, quelques traces perdurent jusqu'en 1968.

L'ANEJI, une grande famille ?

Une des originalités de l'Association est de chercher à reposer sur l'alliance des directeurs et éducateurs. Mais force est de constater qu'à sa création, sur 21 membres du conseil d'administration 12 sont directeurs, 7 sont des « personnalités : psychiatres, magistrats, commissaires scouts », seuls 2 des membres sont éducateurs. Ils font figure de caution.

Un métier, un diplôme, une formation mais par qui ?

Différentes écoles sont ouvertes durant la guerre, la première à Toulouse en 1942, et le diplôme d'état n'est institué que le 22 février 1967 par un décret conjoint des ministères de l'Education Nationale, de la Justice et des Affaires sociales.

Il a fallu 25ans pour résoudre les conflits entre l'Education Nationale qui entendait regrouper tous les systèmes de formation et les diverses structures confessionnelles et laïques qui voulaient garder leur autonomie dans l'organisation de leurs formations. La formation des Educateurs Spécialisés s'est trouvée prise dans le conflit qui a ressurgi dans les années 1950 autour de l'enseignement libre et du soutien par l'Etat de la scolarité en milieu confessionnel. Par ailleurs, au sein même de l'Etat, l'attribution de l'Enfance Inadaptée était l'objet de querelles très vives entre les ministères.

Dans cette confusion la neutralité de l'ANEJI a été mise à mal et elle s'est assez vite positionnée du côté des milieux catholiques contre les milieux laïques.

A ces querelles s'est ajoutée la question de la sélection et de la nature de la formation :

Le débat a été long pour trancher sur les qualités de l'éducateur. Qui le sélectionnera? Le Centre qui l'emploie ou l'Ecole ? Quels savoirs enseigner : des techniques d'animation de groupes ou les sciences humaines, qui explosent ? Le baccalauréat est-il nécessaire à l'entrée à l'école ? Que devient-il ? « Un éducateur chargé des enfants en dehors des heures de classe ou d'atelier », ou « un travailleur social technicien des relations humaines ? ».

Et enfin la question du statut et du salaire.

Ce que Samuel BOUSSION intitule « Salaire et dévouement » rend compte du passage qu'il a fallu opérer entre la « vocation pour servir la cause du relèvement de l'enfance difficile » et la position où il s'agit d'installer durablement la profession. Des disparités très importantes existaient entre les établissements et la question des rémunérations et des conditions de travail est aux sources de la constitution de l'ANEJI. Elle fait progressivement jurisprudence en adaptant progressivement les recommandations ministérielles au secteur privé qu'elle estimait représenter.

Le premier accord collectif de travail est signé en 1958 par l'ANEJI au nom des salariés et l'UNAR (union nationale des ARSEA) au nom des organismes employeurs, avec l'approbation de la Direction de l'Éducation Surveillée pour le ministère de la Justice et la Direction de la Population et de l'Entraide pour le ministère de la Santé et de la Population.

L'ANEJI, en tant qu'organisation corporative, occupait une telle place auprès des pouvoirs publics que c'est elle qui signait cet accord de travail et non les syndicats.

La syndicalisation a été lente dans le milieu, hésitant entre l'adhésion à de grandes centrales comme la CGT ou la CFTC où les éducateurs rejoignaient la masse des salariés en proie à l'amélioration de leurs conditions de travail ou la création d'un syndicat corporatiste de type SNI. C'est la syndicalisation CGT du Centre d'Observation de Vitry-sur-Seine qui a amorcé la rupture culturelle au sein de la profession. Très longtemps l'ANEJI a minimisé avec beaucoup de paternalisme l'importance de la syndicalisation, mais malgré tout, c'est à partir de son réseau qu'elle s'est étendue puisque les syndicalistes les plus actifs étaient aussi membres de l'ANEJI.

Si le syndicalisme est craint c'est parce qu'il porte en germe la menace de l'unité professionnelle réalisée jusque là : l'ANEJI réunit toute la hiérarchie éducative des établissements des éducateurs aux directeurs, les éducateurs des différentes écoles, les diplômés et les non diplômés ... Or le syndicalisme transforme l'éducateur en salarié et l'inscrit dans des rapports de force vis à vis justement de son directeur.

Les générations passent, les jeunes éducateurs de plus en plus formés regardent désormais ce qu'ils n'ont pas sans concevoir ce que la profession a gagné et les progrès réalisés par leurs aînés. Ils s'inscrivent dans une réflexion plus politique de leur métier et bousculent la neutralité de l'ANEJI.

Conclusion :

L'ANEJI a été constituée après guerre, par un groupe de responsables de structures qui entendaient faire naître un nouveau métier dans de nouveaux établissements expérimentés à partir de 1940, après la dénonciation des bagnes d'enfants dans les années 30. Elle a permis la délimitation de la fonction, l'éducateur ne sera ni une assistante sociale, ni surtout un instituteur. Elle a permis dans des débats très vifs autour de la formation de faire évoluer son activité de la position de substitut parental peu rémunéré, vers la mise en place d'un « travailleur social technicien des relations sociales ».

Association corporatiste, elle a été l'alliée des pouvoirs publics pour garantir l'honorabilité et la qualité technique des éducateurs durant 2 décennies. Une fois la profession instituée, avec un statut, une formation, elle s'est effacée face aux syndicats, seuls légitimes pour asseoir l'activité dans le cadre d'une Convention Collective de travail.

TABLE RONDE

INTRODUCTION : Educateurs ! La psychothérapie institutionnelle... ça vous inspire ou ça vous aspire ?

Par **Françoise TOMENO**

« Il serait sage de (s'apercevoir) que chacun et tous les deux (l'éducateur et la personne avec laquelle il travaille) n'ont jamais existé en dehors de plusieurs groupes dynamiques, véritable tissu de fond dans lequel leur existence et leur présence venaient se détacher ». ¹

L'éducateur s'aperçoit très vite que la personne qu'il accompagne, que ce soit en groupe, ou parfois, plus rarement qu'autrefois, en relation duelle, appartient à d'autres groupes, ne serait-ce déjà que sa famille. Elle fait partie également d'autres groupes, que ce soit dans le service, l'établissement, ou en dehors.

L'éducateur lui-même est pris dans un tissu de liens professionnels : « Les interférences vis à vis du même enfant, l'effet d'un groupe ou de tel éducateur sur tel autre groupe, les rapports du groupe d'éducateurs avec l'institution » sont là pour le lui rappeler, dit François TOSQUELLES.

Faute de prendre en compte cette question des groupes, l'éducateur se positionnera dans un exercice idéalisé, et il risque fort d'en sortir déçu par la non adéquation de la personne dont il a, avec d'autres, la responsabilité, au projet qu'il aura formé pour elle, voire même avec elle. S'occuper de ces articulations des groupes, des liens qu'elles permettent, des conflits qu'elles suscitent, tel est le travail de l'éducateur, qu'il travaille avec des enfants ou des adultes, prenant en compte ainsi le social dont chacun participe. Tel est également le travail de tous les autres professionnels.

« Chacun peut alors constater le caractère bénéfique du conflit par les problèmes concrets qu'il fait jaillir et qui peuvent alors se résoudre progressivement » et concrètement. « C'est là

¹ François TOSQUELLES et C°, Hygiène mentale des éducateurs et leur efficacité, 1962, publication de l'Institut d'hygiène mentale et de psychologie appliquée de l'Université de Clermont Ferrand

et uniquement là que les problèmes concrets de transfert et de contre-transfert peuvent être alors analysés ».²

Les interventions qui vont suivre déclinent, chacune à leur manière, chacune avec son style, cette articulation groupe/concrétude/transfert, chers à François TOSQUELLES, qui a théorisé magistralement la Psychothérapie Institutionnelle.

Elles sont le fruit d'un groupe de travail qui s'est réuni 4 fois depuis janvier 2015, chacun et chacune travaillant entre ces temps de groupe. Chaque service a eu à cœur d'élaborer sa propre partition. Elle se jouera à 1, à 5, à 8. Préserver cette diversité de style a été une sorte de principe tacite du groupe. Préserver également la richesse de l'interprofessionnalité a été une décision du groupe lors de sa formation.

Nous écouterons successivement des professionnels de l'Acesm, Association des Centres Educatifs et de Sauvegarde des Mineurs et Jeunes Majeurs, puis une professionnelle qui travaille dans un Foyer d'Accueil Médicalisé, et ensuite des professionnels de l'Association Espoir Val De Loir qui travaillent dans différents services de l'association : SAJ, Service d'Accueil de Jour, GEM, Groupe d'Entraide Mutuelle, SAVS, Service d'Accompagnement à la Vie Sociale, un logement associatif et, bientôt, un SAMSAH, Service Médico-Social pour Adultes Handicapés.

Vous découvrirez les noms des un(e)s et des autres au fur et à mesure lorsque je les appellerai à cette table.

J'appelle donc sur cette estrade Christelle GARNIER, éducatrice.

J'appelle Marie-Claire GEBERT, secrétaire ; Claude LANDSBERG, psychologue ; Elodie BAUDRY ; Christelle MARCHAND et Catherine QUENTIN, éducatrices.

J'appelle Catherine GOMONT.

Vous entendrez également Soumia HERVIEUX, éducatrice spécialisée ; Valérie DRIN, monitrice d'atelier ; Aniko SCHWENTZEL, assistante sociale ; Victorine HUIN, stagiaire éducatrice spécialisée ; Loreto SANCHEZ, psychologue ; Cathy RAVINEAU, directrice ; Jean-Claude BÉASLÉ, infirmier psychiatrique.

² Idem

I

CHRONIQUE D'UNE JOURNEE D'UNE EDUCATRICE DANS UNE MAISON DE JOUR (ACCUEIL DE JOUR) AVEC DES ADULTES AUTISTES



Par Christelle GARNIER, éducatrice

Je suis éducatrice spécialisée depuis 20 ans. Après avoir travaillé pendant des années auprès d'enfants en difficultés sociales, j'ai eu envie de changer. Je suis donc partie travailler dans un FAM, MAS, Foyer de vie auprès d'adultes avec autisme. Le projet d'établissement s'orientait vers la psychothérapie institutionnelle que je souhaitais découvrir et vivre. Depuis 10 ans maintenant je participe au quotidien des personnes accueillies. J'ai travaillé auprès d'eux dans leur structure d'hébergement jusqu' en 2013 et depuis je fais partie de l'équipe d'une structure de la maison de jour.

Mais qu'est-ce le métier d'éducatrice avec des adultes ? Ce métier ne va pas de soi quand il s'agit d'adultes.

L'étymologie d'éduquer est educare, de « ex » et « ducere », conduire, conduire hors de. Eduquer des adultes signifierait conduire vers , mais vers quoi je les conduis ? Qui suis-je pour prétendre « éduquer » des adultes parfois plus âgés que moi ?

Mais ne sont-ce pas plutôt eux qui me conduisent sur leur propre cheminement ?

Philippe GABERAN pense que « l'éducateur est un passeur du vivre à l'exister »

Est-ce que je participe à cela ?

Je vais dans cet écrit vous évoquer mon travail d'éducatrice auprès de ces personnes.

Ce matin, je fais l'ouverture. La journée s'annonce belle, le soleil nous fait grâce de sa présence. Je vais ouvrir la maison de jour qui va accueillir pour cette nouvelle journée les résidents et les accompagnants qui animent la vie de ce lieu. (Dans ce lieu où je travaille on ne parle pas d'éducateur, d'AMP, de moniteur éducateur, ASH... tous ces termes évoquent notre métier mais on parle d'accompagnants qui est notre fonction auprès de ces adultes Quel silence en cet instant ! J'ouvre les volets, descends les chaises des tables, prépare le café, le thé, mets les tasses ... J'espère que je n'ai rien oublié. Comment vais-je les retrouver quand ils vont franchir le seuil de la maison de jour ? Ont-ils passé une bonne soirée, une bonne nuit ? Quels vont être les humeurs du jour ? Et moi vais-je être « suffisamment bonne » pour les accueillir en cette nouvelle journée? L'odeur du café se répand dans la maison qui se prépare à les recevoir. L'accueil autour d'un café ou thé est un choix que nous avons fait ensemble, équipe et résidents ce qui en fait « une institution ».

La sonnette vient de retentir, les voilà qui arrivent en taxi de chez eux, les résidents de la maison de jour vivent toujours chez leur parents. Je vais les accueillir. Géraldine avance vers moi le bras tendu pour me saluer comme tous les matins, Stéphane encore tout endormi, me serre la main, à son tour, pour me saluer, je leur réponds en leur souhaitant la bienvenue. Julie quant à elle file vers la maison en souriant , elle ne semble pas remarquer ma présence. Sophie, elle m'attend et me dit « ça va » quand je la salue. Elle me presse un peu en venant vers moi alors que je discute avec Valérie le chauffeur de taxi. Elle se positionne les mains sur les hanches, la tête penchée sur le côté, son regard déviant comme pour me dire « tu te dépêches ! ». Je souhaite à Valérie une bonne journée et me dirige vers la maison. A peine le portillon fermé à clés, Sophie tire sur le galon de mon porte clés ;son empressement n'avait d'intérêt que d'obtenir mes clés dont elle me dépossède pour en faire l'objet de stéréotypies qui vont l'aider à traverser ce moment de transition. Mon collègue arrive sur le parking suivi

du second taxi avec les autres résidants. Il les accueille et nous nous retrouvons tous à la maison de jour. Sophiane vient me dire bonjour en me tendant la main et me dit « je ne vous quitterai jamais de votre vie » puis il enchaîne avec un flot de paroles concernant les grandes marques de produits alimentaires c'est avec ces mêmes paroles que nous nous sommes quittés hier. Sans doute est-ce sa manière de faire le lien entre hier et aujourd'hui et de se rassurer en annulant la perception du temps qui passe. Je vais vers Michel pour le saluer mais il ne me répond pas. Il paraît angoissé, indisponible. Il me parle plutôt des K7 qu'il me donne pour que je les emmène à l'atelier « pour tutelle ». Il me les « donne » mais je préfère lui dire qu'il me les prête pour les écouter et il pourra alors toujours les reprendre. Cela semble lui convenir mais il vérifie tout de même que je les ai mises dans mon placard en attendant de partir pour les ateliers. La porte du placard fermée je sens son angoisse diminuer, ses balancements d'avant en arrière s'arrêtent. Je le sens alors disponible pour lui demander s'il sait dans quel atelier il va cette semaine, il me dit oui « confiture ». Il sourit. Annie qui se tient à côté vérifie que la porte est bien fermée à clés. Je lui dis bonjour en chantonnant, la prenant par les épaules et en entamant un petit pas de danse parce que la prosodie du discours est plus importante pour elle que les mots. Elle sourit et me donne un coup de tête dans l'épaule. Souhaite-elle me dire qu'elle est bien présente, ou bien est-elle contente de l'instant ou vérifie-t-elle tout simplement ma solidité du jour ? Dans tous les cas, pour ma part je sens bien mon épaule quand je la frotte et je le lui dis. Elle sourit et repart à ses rangements en chantonnant et traînant les pieds.

Je retrouve certains d'entre eux dans la cuisine en train de se servir une boisson chaude. Stéphane me propose un café qu'il me sert, je le remercie. Les échanges se font à bâtons rompus entre résidants et accompagnants, sur ce que chacun va faire aujourd'hui, quels sont les rendez vous du jour. C'est un moment de groupe où chacun est en lien avec les autres tout en se rappelant à son emploi du temps de la journée. Julie vient dans la cuisine et me tire le bras (elle n'a pas accès à la parole). Je comprends qu'elle veut quelque chose. Je me lève et elle m'entraîne en me tenant le bras. Elle dirige alors mon bras vers la porte du placard où est rangée la guitare qu'elle affectionne particulièrement. Je lui rappelle qu'elle va en atelier ce matin et que nous ne lui donnerons la guitare qu'au retour. Il est vrai que nous lui donnions très facilement la guitare il y a encore quelques semaines mais Julie s'enveloppait des sensations sonores et tactiles qu'elle créait et nous nous sommes aperçus qu'elle s'enfermait dedans. Il nous devenait difficile de lui proposer autre chose sans générer de la frustration et de l'automutilation. Nous avons donc convenu suite à une discussion lors d'une réunion d'équipe de lui remettre la guitare à des moments définis et en essayant de partager ce temps avec elle comme en jouant avec l'autre guitare par exemple. En effet le but n'est pas qu'elle joue ou ne joue pas de la guitare mais qu'elle et nous soyons dans le partage. Je lui explique donc qu'elle ne l'aura que ce midi. Elle se mord un peu mais retourne dans le canapé où elle frotte de ses doigts l'accoudeoir en créant un fond sonore pas aussi mélodique que celui de la guitare mais qui semble néanmoins l'apaiser.

Je retourne en cuisine pour terminer mon café. Alors que je demande lequel d'entre nous emmène Annie et Michel à leurs ateliers respectifs (certains actes ne sont pas fixés à l'avance , mais les décisions se prennent collectivement), Sophiane me coupe la parole comme il sait si bien le faire en me nommant à nouveau de grandes marques de produits alimentaires. Je lui demande un peu sèchement de patienter un instant, je vais l'écouter mais cela me vaut un gros soupir de mécontentement et un « j 'en ai marre ». Je regrette cet emportement mais il faut dire que Sophiane est souvent très envahissant par la parole. Ce flot de paroles ininterrompu l'aide à se tenir. L'adresser à l'autre de manière adhésive l'aide à lutter contre la crainte de l'effondrement. Après avoir fini ma conversation avec mes collègues qui sont avec moi d'accueil à la maison de jour ce matin là, je vais donc retrouver Sophiane qui s'est réfugié dans un coin de l'espace détente, assis dans un fauteuil club. Il s'est ainsi créé un appui dos qui lui permet de se rassurer sans doute. Cela ne l'empêche pas de râler après moi mais au moins le dialogue est possible. Je m'excuse de m'être emportée ainsi. Je lui parle d'une voix ferme mais continue. J'essaie de lui dire que même si nous nous adressons aux autres, il est toujours présent dans nos pensées et que nous ne sommes pas toujours obligés de parler, ni de se voir pour savoir que l'autre est là. Il répète ce que je dis mais qu'en est-il vraiment de sa compréhension? Je lui rappelle aussi qu'il est important d'écouter les autres et de ne pas interrompre ainsi les conversations, ce n'est pas agréable, mais a-t-il conscience de l'existence des autres différents de lui ?

Il y a du mouvement dans la cuisine, cela donne sans doute le signal de départ vers les ateliers. Sophie porte mon sac et tient toujours mes clés. Mon collègue s'occupe alors d'assurer le transport d'Annie et de Michel vers leurs ateliers. L'atelier d'accueil du site est ouvert donc tous ceux qui sont prêts peuvent sortir. Pour ma part, j'accompagne Julie aux toilettes. Elle est souillée, aussi je m'applique à lui mettre une nouvelle protection en accompagnant mes gestes par la parole afin d'être la plus rassurante possible .

Bon nous voilà tous prêts pour démarrer notre journée d'atelier.

Si je pense à ce petit moment que l'on vient de vivre, je dirais que mon rôle a été de m'être rendue disponible à la rencontre avec chacun d'eux et d'avoir essayé de créer une ambiance favorable dans le groupe en ce début de journée. J'ai à la fois reçu leurs humeurs du matin, aidé Sophie à vivre les transitions en lui donnant mes clés, mis des limites à Sophiane, rappelé le cadre pensé pour Julie sur l'utilisation de la guitare, rassuré. J'ai finalement joué, me semble-t-il les rôles qu'ils m'ont demandé d'interpréter pour vivre au mieux ce moment. De par ces rôles j'ai participé à la fonction d'accueil mais une fonction d'accueil qui reste à renouveler tous les jours.

Les journées d'atelier ont lieu les mercredi, jeudi et vendredi. La matinée ou l'après midi s'organise ainsi : nous entrons chacun dans nos ateliers, nous nous installons et nous proposons alors nos activités. A la fin, nous nous retrouvons tous pour partager une collation. A l'atelier d'accueil, les résidants qui viennent dans les différents ateliers de travail dis thérapeutiques arrivent les uns après les autres. Les accompagnants qui les ont emmenés nous

transmettent les humeurs de chacun ce matin. Quelle joyeuse ambiance ! Chacun y va de son bonjour, comment ça va ? alors que d'autres essaient de reprendre discrètement un second café, ou s'imprègnent de cette ambiance phonique. Il est 10 heures, nous nous répartissons dans les différents ateliers. Pour ma part, avec Alain, Sophie, Fabien et Bernadette nous allons à l'atelier « 4 saisons et papiers » que j'anime depuis quelques années déjà, parfois une collègue rejoint notre groupe pour une demi-journée. L'atelier est un lieu thérapeutique où le travail est conçu comme médiation entre le sujet et le monde.

Aujourd'hui je propose que nous fabriquions des feuilles d'emballage à l'aide de décopatch car l'atelier « savons » nous a passé commande. Ils ont besoin de ces feuilles pour réaliser leur propre emballage pour les savons qu'ils fabriquent.

En effet les liens d'échanges entre les ateliers sont favorisés, ce sont des liens utiles, des échanges d'objets et de parole.

Je mets un pinceau devant Bernadette et lui propose de participer mais crac voilà qu'elle prend le pinceau et le casse en 2 en me regardant dans les yeux en souriant. Ah Bernadette! que vais je faire avec vous voilà des semaines que je me pose un tas de questions à votre propos et ne sais plus comment vous accompagner !

Bernadette est une femme avec autisme de 60 ans rencontrée il y a 3 ans maintenant. Elle a un regard bleu-gris qui vous fixe parfois de manière adhésive et vous traverse d'autres fois.

Elle est surprenante : son physique obèse rend sa démarche lourde et pataude mais quand un café est visible elle devient plus légère et rien ne semble l'arrêter. Elle ne parle pas mais elle sait se faire comprendre de bien des manières.

Je l'ai rencontrée dans le cadre de l'atelier « 4 saisons et papiers » dans lequel elle est inscrite lorsqu'elle arrive dans l'établissement, fin 2011. Cet atelier, il a été choisi pour elle. Elle déchire du papier, fait de la peinture... L'atelier semblait alors lui correspondre.

Lorsque Bernadette vient s'inscrire dans cet atelier, je me rends donc la plus disponible possible à cette nouvelle rencontre avec toute la bienveillance dont je suis capable. Mais voilà, toutes mes bonnes intentions sont rapidement mises à l'épreuve....

Bernadette repère très vite l'atelier « 4 saisons et papiers » comme étant celui où elle est inscrite. Plus tard quand elle aura des séances de snoezelen ou de danse, c'est toujours à l'atelier qu'elle vient s'installer après avoir terminé sa séance, comme pour repartir du bon pied ou en signant ainsi son sentiment d'appartenance à ce groupe.

Elle s'installe toujours à la même place, mais si cette dernière est prise, elle s'installe ailleurs mais toujours de manière à voir ce qui se passe dehors.

Je sais par les informations transmises par l'équipe qu'elle aime beaucoup le café. Elle a le besoin de se remplir. A son arrivée en atelier, je proposais de faire la pause à l'atelier pour ritualiser la fin de l'atelier. Très vite cela devient impossible. Bernadette n'a de cesse que de vouloir ouvrir le placard fermé à clés où est enfermé le nécessaire à la pause. Elle prend la clé, vient me tirer le bras sans ménagement et m'amène devant le placard. Je résiste et lui explique et ré explique les différentes étapes de la matinée, de l'après-midi. Rien n'y fait, elle insiste ou se met à boire de l'eau directement au robinet. J'essaie de comprendre ce besoin de se remplir.

Mais souvent je suis agacée car elle se met à uriner sur elle, cela plusieurs fois par jour, dans l'atelier, sur la chaise, dehors. Elle reconnaît le sac dans lequel elle a des habits de rechange. Est-ce qu'elle le fait exprès ? Je l'amène donc aux toilettes, l'accompagne à se laver, puis se changer (il n'y a parfois pas assez de changes alors j'appelle sa maison pour qu'ils amènent du linge, elle mobilise alors beaucoup de monde) mais très vite je lui demande de se débrouiller seule. Je me sens alors le mauvais objet, je n'y arrive pas. Il m'arrive d'être dégoûtée par elle, par les mauvaises odeurs, par le fait que lorsque je suis avec elle, je ne suis pas avec les autres. Je lui donne le nécessaire pour se laver, un sac pour son linge sale et du linge propre et je sors des toilettes. Je m'aperçois alors qu'elle sait très bien s'habiller. Puis la pause qui me paraît si importante pour clore la demi-journée, se déplace vers l'atelier d'accueil où tous les autres ateliers finissent par se retrouver ensemble pour partager une boisson. Je ne suis plus seule, les autres peuvent prendre le relais pour veiller au pichet de boissons.... Au fil du temps, Bernadette urine moins sur elle. Il y a toujours son sac mais il y a longtemps qu'il n'a pas servi. Les accueils du début et de fin de matinée ont une fonction, ce sont des institutions importantes. Ils permettent les échanges entre tous, de partager avec les collègues qui prennent le relais.

Bernadette sait a priori déchirer le papier, alors je lui propose de déchirer des revues, de la nappe en papier... pour créer de nouvelles feuilles. Mais rapidement, je découvre la nécessité de lui demander de se laver les mains. Elle déchire de petits morceaux de papier dont elle fait des boulettes qu'elle porte ensuite dans son slip puis qu'elle ressort. Quelle déception ! Je prends alors mon courage à 2 mains et à chaque fois qu'elle fait cela je mets à la poubelle les morceaux et lui demande de se laver les mains. J'essaie de lui accorder du temps mais je finis par laisser tomber. J'ai le sentiment qu'il n'y a pas de prise, pourtant elle est là avec nous. Afin qu'elle participe, je lui demande simplement de mettre dans le contenant les morceaux de papiers après s'être lavée les mains...

Je lui propose d'autres fois de faire de la peinture où mettre de la colle. Elle accepte ces activités. Elle tapote avec le pinceau sur le support en mettant ainsi de la colle ou de la peinture. Elle pose le pinceau après l'avoir cassé. Puis met la main à sa bouche ou sur son visage en y laissant des traces de peinture. Que faire ? Devons nous chercher un sponsor pour avoir des pinceaux ? Que me montre t-elle à travers cela ? Je ne sais pas.

Il y a des moments amusants avec elle surtout quand elle chantonne« un corbillard descendait dans le brouillard... » je trouve que cela correspond à l'état psychique dans lequel je me trouve parfois.

Elle m'inspire parfois le rejet et peu de désir actuellement dans son accompagnement alors que je suis sensée l'aider à être bien. Ma pensée est morcelée, demantelée, je n'arrive plus à penser. Une réunion de constellation a été programmée car sur sa maisonnée, l'équipe est aussi en difficulté, ainsi que les personnes qui l'accompagnent dans les différentes activités. La réunion de constellation est une réunion qui rassemble toutes les personnes qui se sentent concernées par l'accompagnement d'un résidant. Elle demeure exceptionnelle, provoquée suite à une difficulté importante dans une prise en charge. Toutes les personnes qui

accompagnent Bernadette au quotidien sont présentes, accompagnants, thérapeutes, infirmière, psychologue, chef de service. Nous échangeons sur notre accompagnement, sur le rejet que nous éprouvons parfois à son égard. Mais n'est-ce pas ce qu'elle a déjà vécu dans son enfance et qu'elle reproduit ? N'est-ce pas là pour elle le seul moyen actuellement d'être en relation avec nous ? Que pouvons nous mettre en place pour que notre regard, notre ressenti change vis à vis d'elle ? Je propose au niveau de l'atelier que la personne qui nous rejoint de temps à autre (nous en avons discuté ensemble) vienne une matinée quand Bernadette est là pour lui proposer une activité autour du papier. L'idée semble intéressante, reste à l'organiser. Puis la réunion clinique qui rassemble tous les animateurs d'atelier une fois par trimestre m'a permis de transmettre ce mal-être que je vivais mais aussi d'entendre et d'échanger sur d'autres histoires qui ont fait écho à mon propre vécu avec Bernadette.

Ces différents espaces de parole collectifs (réunion de constellation, réunion clinique d'atelier, réunion de projet) m'ont aidé à débroussailler ce marasme psychique dans lequel je me trouvais. Finalement chaque résidant construit et dépose des petits bouts de son histoire dans les différents espaces institutionnels mis à sa disposition. La mise en commun de ces aboutissants de transfert (DELION) nous permet de nous concevoir à nouveau comme sujet de désir. Mon rôle d'éducatrice implique de participer à cette pensée collective en témoignant de mes limites, de mes appréhensions, de mes réflexions, de mes connaissances pour accompagner le résidant dans l'évolution de son histoire.

Ces réunions datent de quelques semaines, pour l'instant l'organisation semble difficile à mettre en place mais le comportement de Bernadette a changé. Bien qu'elle continue à vouloir se remplir, elle n'urine plus sur elle et semble plus sereine, elle accepte volontiers de revenir s'installer quand je lui dis qu'il n'est pas encore l'heure de la pause. Est-ce le fait d'avoir parlé d'elle ensemble qui fait que notre regard s'est modifié ? Nous semblons toutes les deux soulagées de cette trêve.

Voilà l'heure tourne, nous arrivons à la pause. Je rappelle à chacun que cet après-midi comme tous les mercredis je ne serai pas avec eux mais que Cyrielle sera là pour animer et continuer l'atelier. Alain qui a travaillé en quasi autonomie ce matin se lève et va se laver les mains avant de raccrocher son tablier. Sophie qui était sortie de l'atelier est revenue, a repris le brassage des bouchons et m'a gratifié d'un « non merci » à chaque proposition de participer à l'activité. Tant pis j'essayerai à nouveau plus tard. En attendant, je lui demande de ramasser les bouchons qui sont tombés et de les rassembler dans la caisse. Elle finira pas répondre à ma consigne mais en différé, comme souvent. Elle a besoin de ce petit temps pour assimiler l'information et faire ensuite. Fabien, après avoir laissé tomber la musique qu'il avait mise en début de matinée, est allé à la rencontre des autres accompagnants des ateliers pour avoir quelques commentaires sur ses photos qu'il porte en permanence sur son dos dans un sac en demandant à chacun des accompagnants qu'ils rencontre de les commenter et le rassurer ainsi sur son existence. Bernadette est déjà partie s'installer pour la pause accoudée à la table de jardin. Et voilà que tout le monde s'attroupe autour de ce lieu pour commenter la matinée. Ce moment de pause est comme « programmer le hasard » aurait dit Jean OURY. Les personnes

qui assurent le transport arrivent. Nous transmettons pour chacun ce qui s'est vécu. La transition n'est pas simple pour tous, alors nous aidons par la parole à franchir ce passage entre l'atelier et le retour vers leur maison. Puis je vais à la maison de jour pour souhaiter un bon appétit. Je les retrouverai tous à la fin de la journée afin de leur dire au revoir en les accompagnant au taxi.

Je vais aller manger avec d'autres collègues le temps de la pause et qui sait peut-être ferons-nous une partie de pétanque avant de reprendre à 14h, histoire de s'aérer la tête.

Finalement nous n'aurons pas eu le temps de faire de la pétanque aujourd'hui.

Il est 14 h, je vais dans le bureau. Je vais faire un peu d'administratif, remplir les feuilles de présence des résidants, vérifier les factures des taxis, commander les repas de la semaine prochaine. Ces tâches font partie de mon rôle d'éducatrice. Cela participe finalement, au bon déroulement des journées et donc au bien-être des résidants. Il me reste du temps, alors je reprends notre cahier de réunion et recherche les pages où nous avons parlé du bilan et du projet d'Annie. Lors de son projet j'ai été attentive à prévenir tous les accompagnants qui partagent un bout du quotidien d'Annie afin qu'ils soient présents lors de cette réunion. Chacun a pu prendre la parole ou bien transmettre par écrit ses observations, son vécu et ses idées de projet pour Annie. Il est important de passer de l'expérience vécue à l'expérience réfléchie pour construire un projet puis l'écrire, et cela aussi fait partie de mon rôle d'éducatrice. D'avoir tous ces regards me permet de prendre du recul, d'avoir une vision plus collective, c'est mon rôle de pilote, c'est ainsi qu'on nomme le rôle de l'éducateur référent dans les projets de l'établissement. Il me reste à mettre notre réflexion, notre rêverie d'équipe par écrit et le plus fidèlement possible, avant d'en parler à Annie et de rencontrer sa famille. Avant de trouver les mots simples dont aura besoin Annie pour comprendre, j'ai besoin de me remémorer les moments que je vis avec elle. Je peux enfin me mettre à écrire.

A un moment j'entends des bruits à l'extérieur. C'est l'heure de la pause, je regarde l'heure, il est 16h30. J'éteins l'ordinateur, range mes affaires et descends rejoindre tout le monde. Géraldine, Sophie, et tous les autres rentrent à la maison de jour afin de se préparer à se quitter jusqu'au lendemain. Il y a une bonne ambiance et une certaine effervescence. Chacun est content de repartir. Nous vérifions avec mon collègue que chacun ait bien toutes ses affaires. J'accompagne une dernière fois Julie aux toilettes et voilà déjà que les taxis arrivent. Mon collègue les accompagne après que nous leur ayons souhaité une bonne soirée. Pendant ce temps, j'écris sur les cahiers de transmission les petits moments vécus avec chacun d'eux, mon ressenti. Je cite Christine DELORY MONBERGER «*Ces fragments d'histoire vécues, les ressentis, les pensées du moment constituent au fil du temps un ensemble qui permet de relire un parcours qui contient de précieux moments de saisies de situations de réflexivité et de prise de conscience qui peuvent s'avérer marquants lors de leur écriture ou plus tard dans une relecture*» Il est vraiment important d'écrire alors j'essaie de rester concentrée mais moi aussi j'ai hâte de me retrouver chez moi. Mon collègue revient, écrit lui aussi. Un regard dans la maison, elle est rangée et sera à nouveau accueillante pour demain.

Nous fermons la porte, vérifions l'alarme, tout est OK. Après un dernier échange sur la journée, nous nous disons à demain. Le trajet en voiture jusqu'à mon domicile se fera avec toutes ses personnes avec lesquelles j'ai partagé la journée. Finalement je ne sais pas si dans mon rôle d'éducatrice je les conduis quelque part, mais en tout cas, eux ils me mènent et parfois me mènent la vie dure. Mais il y a toujours du soleil alors en arrivant chez moi, je me dis que j'irais bien jardiner un peu. Et puis, que vais-je faire à manger ce soir ?

Je ne suis pas sûre de toujours savoir ce que recouvre mon métier d'éducatrice, ma fonction d'accompagnante. Mon histoire, mes expériences professionnelles, ma formation font de moi l'éducatrice que je suis aujourd'hui. Mon travail auprès des adultes autistes au sein d'une institution continue de construire jour après jour l'éducatrice que je serai demain.

II

EDUCATEUR SPECIALISE, UN METIER UN EXERCICE : l'équipe éducative AEMO / AED de l'ACESM, Association des Centres Educatifs et de Sauvegarde des Mineurs et Jeunes Majeurs



Par Elodie BAUDRY, éducatrice ; Marie-Claire GEBERT, secrétaire ; Claude LANDSBERG, psychologue ; Christelle MARCHAND, éducatrice ; Catherine QUENTIN, éducatrice.

Historique de l'association

Présentation de l'ACESM

Depuis les années 1930 l'association a connu des transformations successives :

3 février 1932

Création de la "Société de Défense et de Patronage des Enfants Mineurs de 18 ans du Loir-et-Cher".

18 février 1933

Habilitation du "Patronage Ouvert" géré par l'association.

De 1933 à la fin des années 50

L'association fonctionne comme "intermédiaire de placements", principalement en agriculture pour les garçons et comme employées de maison pour les jeunes filles. La fonction d'hébergement est alors accessoire et réservée aux mineurs appelés à faire mouvement : attente de placement, rupture ou fin de contrat, vacances, convalescence. Elle est assurée par l'hôpital de Blois dans un local partagé avec des malades et des gens âgés.

21 novembre 1960

L'association prend la dénomination de "Centre Educatif des Mineurs de Loir-et-Cher". En raison de l'évolution des besoins, elle décide la création d'un foyer d'accueil et de semi-liberté.

24 octobre 1962

Habilitation du Placement Familial pour les jeunes qui ne peuvent être hébergés sur leur lieu de travail ou d'apprentissage.

30 juin 1972

Habilitation du Service d'Action Educative en Milieu Ouvert.

1977

Rapprochement entre l'association "CEM de Loir-et-Cher." et la Congrégation "Notre Dame de Charité du Refuge".

1^{er} janvier 1978

Transfert de la gestion de l'internat de filles rue de la Paix et du Foyer de la rue Franciade à l'Association qui devient "Association des Centres Educatifs des Mineurs de Loir-et-Cher".

1981

Fusion de l'Association des Centres Educatifs des Mineurs et de l'Association Départementale de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence. L'association se nomme "Centres Educatifs et de la Sauvegarde des Mineurs de Loir-et-Cher"(A.C.E.S.M.).

Aujourd'hui

L'Association des Centres Educatifs et de Sauvegarde des Mineurs et Jeunes Majeurs a évolué avec la loi du 2 janvier 2002 et a pour but d'apporter la protection et l'aide matérielle,

psychologique et éducative nécessaire aux jeunes du Loir-et-Cher, en difficulté grave d'insertion familiale et sociale.

Elle gère des services habilités par l'autorité publique (Etat et/ou Conseil Départemental) pour assurer des mesures :

- de **rencontre entre les parents et les enfants** qui ne vivent pas sous le même toit et sont confiés à la garde de l'autre parent

- d'**hébergement** : en famille d'accueil (Placement Familial), en établissement (Foyers et logements semi autonomes) ordonnées par les Juges pour Enfants et le Président du Conseil Général (Aide Sociale à l'Enfance)

- d'**Action Educative en Milieu Ouvert** ordonnées par les Juges pour Enfants et depuis janvier 2007, par les services de l'Aide Sociale à l'Enfance, pour des jeunes maintenus dans leur milieu naturel et familial, (AEMO/AED)

- de **Prévention Spécialisée** au service des populations jeunes et des familles de quartiers en difficultés sociales

- de **Médiation Familiale** pour des adultes en conflits familiaux.

Le CESS dans lequel nous travaillons regroupe le lieu rencontre, le service d'AEMO et d'AED, le service de médiation familiale.

Les mesures que nous menons, l'Action Educative en Milieu Ouvert et l'Action Educative à Domicile sont deux des réponses multiples à la protection de l'enfance.

Présentation de l'AED et l'AEMO

Chacune de ces mesures est une mesure de prévention et de protection de l'enfant vivant dans son milieu familial.

Elle intervient dès lors que les conditions de vie de l'enfant sont susceptibles de le mettre en danger ou quand les parents rencontrent des difficultés particulières dans leurs responsabilités éducatives.

L'AED et l'AEMO sont mises en œuvre par des services éducatifs, à la demande :

- soit, de l'autorité administrative, (le Président du Conseil Départemental, par l'intermédiaire de son service de l'Aide Sociale à l'Enfance),

- soit, de l'autorité judiciaire (le Juge des Enfants). Le Juge des Enfants prononce alors un jugement (mesure civile) écrit où sont repris au travers des attendus les motifs de la décision. C'est à partir de cette matière là que va se dessiner peu à peu un possible travail.

La mesure judiciaire est une mesure contrainte, (à noter que depuis 2007 le Conseil Départemental est devenu chef de file de la protection de l'enfance), ce n'est plus la seule question du danger qui fait signalement auprès de l'autorité judiciaire mais la non adhésion des parents à une proposition d'aide éducative.

Le levier judiciaire permet le plus souvent une ouverture. La décision du magistrat permet symboliquement de faire séparation entre le parent et l'enfant. Cette fonction de tiers séparateur, l'éducateur va devoir la porter.

L'AED est d'emblée moins coercitive. Le tiers séparateur est moins incarné. Toutefois, l'administration publique vient aussi nommer les difficultés et dire aux parents que leur enfant n'est pas leur propriété mais sujet inscrit dans la société.

L'une et l'autre des mesures ont pour objectif :

- d'apporter aide et conseil aux parents pour les aider à faire face aux difficultés qu'ils rencontrent dans l'éducation de leurs enfants,
- de veiller au bon développement de l'enfant dans toutes les composantes de sa vie.

L'institutionnalisation

Après avoir décrit les nombreuses évolutions et réponses de l'Etat aux événements politiques et sociaux, créant des établissements nouveaux, nous tenterons d'aborder maintenant l'institutionnalisation du service AEMO-AED du CESS, qui exerce des mesures judiciaires depuis quarante ans et des mesures administratives depuis six ans.

L'analyse institutionnelle est indispensable pour travailler l'organisation hiérarchique de l'établissement et veiller à ne pas réduire le champ complexe de notre travail. Questionner les effets de l'aliénation sociale sans la dénier, permet de traiter les effets délétères de l'isolement, des cloisonnements et de mettre en mouvement un collectif de travail qui soutient chacun dans ses propres questionnements et ses difficultés d'exercer notre mission impossible « d'aide éducative ».

L'expansion voire l'inflation du nombre de mesures ordonnées dans le département, ont nécessité de s'adapter. Passer de quatre à vingt éducateurs n'est pas sans poser des problèmes d'organisation. Le souci d'institutionnalisation est cependant resté constant tout au long de l'évolution de ce service.

Revenons aux origines

Un petit service de quatre éducateurs et un psychiatre démarre dans les années 75. Monsieur BRIAND, directeur du Centre Educatif fait le choix d'embaucher un psychiatre venant du mouvement de Psychothérapie Institutionnelle. Celui-ci est présent à toutes les réunions mais ne rencontre pas les familles. Le travail sur le terrain est ponctué de nombreuses réunions dans le service : réunions autour d'un enfant, d'une famille, mais aussi, réunion pour parler de l'équipe et du monde en transformation (la décentralisation par exemple). Comment penser l'aliénation sociale, le contexte transférentiel et rester en prise sur notre désir.

A l'époque quelques éducateurs jeunes et fougueux, sont décidés à mettre en pratique leurs idées de travail d'équipe (68 n'est pas loin), de partage des responsabilités sans prévalence du statut bien qu'à l'époque, l'épidémie de chefs et de cadres fût seulement en incubation. Les éducateurs sont alors souvent militants, les questions posées par les stagiaires sortis tout frais de l'école tournent autour de "l'abus de pouvoir". Il est bien lointain ce temps, à l'heure où les nouveaux diplômés sont des "coordinateurs gestionnaires d'équipes".

La fonction de chef de service est alors partagée par tous sur décision de l'éducateur embauché comme éducateur chef. La passion pour le travail et l'enthousiasme soudent cette petite équipe.

L'arrivée d'une nouvelle psychologue venant de la clinique de Freschine envoyée par Claude VAN REETH, assistant de Jacques SCHOTTE professeur à Louvain, dont les liens avec la Borde sont restés fertiles, accentuera le travail pluri et transdisciplinaire.

Loin de s'isoler dans un bureau avec quelques enfants « à suivre », elle recevra toutes les familles avec l'éducateur référent. Il s'agit alors d'ouvrir des espaces où la rencontre est possible, défricher le terrain des préjugés pour tenir compte du transfert, questionner les évidences, bref se situer du côté du travail collectif et du possible.

Les bases étaient posées ! Toutes les exigences du département ont toujours été revisitées à l'aune de notre volonté de poursuivre et de préserver ce travail institutionnel ou tendant à l'être.

L'ouverture aux autres services, aux associations, aux journées d'études, aux groupes de travail faisait aussi partie des décroissements nécessaires. Notre participation au CNAHES a été accueillie avec le même intérêt par de jeunes éducateurs curieux de saisir les sous-jacences, aurait dit Jean OURY, de ce travail collectif qui porte et qui les porte aujourd'hui.

Quelles sont ses familles suivies par le service

Celles qui ont "attrapé" une AEMO, une AED sont le plus souvent, les plus démunies, sans défense, mais aussi les plus éprouvées : la maladie, l'échec de la vie professionnelle qui succède bien souvent à l'échec scolaire, l'échec de la vie familiale depuis plusieurs générations, la maladie mentale, la déficience.

Rappelons à ce sujet que LACAN écrit en 1938 dans l'article sur la Famille et les complexes familiaux ceci : "L'hérédité psychologique établit ainsi entre les générations une continuité psychique dont la causalité est d'ordre mental, elle se manifeste par la transmission à la descendance de dispositions psychiques qui confinent à l'inné". Il signale ainsi, combien "il est difficile au psychologue de ne pas majorer l'importance du biologique dans les faits dits d'hérédité psychologique".

Alors comment accueillir une famille éprouvée, qui n'est pas nécessairement dans une demande d'aide, qui n'entrevoit pas nécessairement un possible changement quant à sa situation ?

Quelles sont les conditions nécessaires pour favoriser la rencontre ?

Ce qui est moteur au sein du service ce n'est pas la référence au statut, aux fonctions des uns et des autres mais c'est la fonction d'accueil, la fonction d'écoute...

En effet, l'accueil est une notion primordiale. Nous défendons le fait que chaque professionnel doit être investi de cette fonction, quel que soit son statut, à toutes les étapes de la prise en charge.

A noter : chacun d'entre nous, pour investir cette fonction auprès des familles doit aussi pouvoir en bénéficier au sein du service.

Partager avec le collectif la mise en œuvre d'une mesure, dans un respect et une écoute mutuelle, permet d'accueillir la singularité de chaque famille.

Cette dynamique, qui est clairement présentée aux familles lors de la première rencontre, vient signifier l'appui institutionnel tant auprès des familles que des partenaires.

Nous pouvons illustrer notre propos sur la manière dont la fonction de secrétaire a pu se construire.

Le travail institutionnel mené dans le service porte la volonté d'un travail partagé.

Si la secrétaire gère l'administratif, le technique dans sa continuité, son rôle se devait d'être non pas en parallèle au travail éducatif mais pensé comme une fonction à part entière de l'équipe pluridisciplinaire à l'œuvre autour d'un mineur et sa famille.

Cette fonction s'est élaborée au fil du temps. En effet, la secrétaire est, elle aussi, confrontée aux récits des histoires familiales et événements qui jalonnent chaque mesure. Cette partie "non technique" de sa fonction est donc plus indicible et vient indéniablement enrichir son rôle. Ce n'est qu'en participant aux réunions institutionnelles que son rôle a pu évoluer pour mieux être en capacité d'accueillir toutes les informations autour d'un dossier : accueil de la famille, du professionnel, lecture des écrits, gestion administrative..

Pour exemple

Lorsqu'une personne (famille) téléphone ou se présente au service, c'est pour formuler une demande, une interrogation ou exposer un événement, il s'agit alors d'apporter une première réponse, l'éducateur référent n'est pas toujours disponible au moment de cet appel, il est alors nécessaire de pouvoir organiser durant cet espace temps de la sécurité auprès de l'interlocuteur. Savoir écouter et/ou écouter un appel, tenter d'appréhender l'urgence sans se substituer à l'éducateur demande à la secrétaire un minimum de connaissance des situations et d'être en relation permanente avec le collectif.

De par sa fonction et son rôle, la secrétaire se trouve, en effet, au centre des événements quotidiens du service. Elle est alors la personne qui accueille le flux des informations et les

redistribuée. Sa capacité d'écoute auprès de chaque membre de l'équipe pluridisciplinaire, sa capacité d'accueillir les préoccupations et les émotions de chacun autour d'une situation "forge" une certaine ambiance de travail qui, non seulement, lui permet, mais permet aux collègues d'envisager de façon plus sensible ou singulière l'accueil de la famille. Il lui faut trouver le relais nécessaire auprès du collectif, d'autant qu'elle est à distance de l'intervention éducative tout en étant auprès de familles et de la préoccupation du service. Cet accueil est essentiel pour les familles mais aussi pour l'éducateur, ça veut dire pouvoir rentrer d'une visite, trouver une oreille attentive, s'accouder au bureau pour se lâcher, ne jamais se faire repousser....

Cette fonction d'accueil partagée laisse toute sa place à ce que Jean Oury appelait le travail invisible pour l'opposer à l'évaluation qui donne l'illusion que tout est mesurable. On l'entend encore nous dire "et un sourire, on peut le mesurer, un sourire ?". Ceci demande une certaine disposition, une tonalité, un regard, une attention sans être frontal, accepter l'autre dans sa propre vérité, accueillir l'altérité.

C'est cette disposition qui permet que s'instaure une relation... Le travail peut alors se mettre en marche. On note que malgré la mesure contrainte, la famille adhère, vient aux rendez-vous, ouvre sa porte.

Cette disposition, cette qualité d'accueil n'est pas donnée d'avance, elle est en lien avec la qualité d'ambiance du service.

Pour l'éducateur " rester mobilisé ", cela repose sur la manière dont il pourra, au sein même de son service, trouver les bases de son investissement, sur la manière, dont il sera "porté" par une équipe au travail. Ceci, demande une vigilance de tous les instants, (ce n'est pas du laisser faire, ni du laisser aller), cela requiert une disposition générale d'être collectivement attentif et responsable de la responsabilité d'autrui.

Ainsi, prend-t-on le temps de faire des passations lors des vacances pour au mieux intervenir sur l'ensemble du collectif. C'est aussi être disponible et attentif à un collègue qui rentre tard ou d'un rendez-vous difficile et que ce dernier sache qu'il peut trouver une écoute attentive, quel que soit le moment auprès du collectif de travail.

On ne peut porter psychiquement l'autre qu'à la condition d'être soi-même "porté".

Pierre DELION parle de "fonction phorique", WINNICOTT quant à lui, évoque le Holding.

C'est, ici, dire la nécessité pour l'équipe de développer une fonction "contenante". Autrement dit, le travail de l'équipe doit ouvrir un espace qui puisse accueillir, contenir et transformer les émotions, les angoisses, les tensions de chacun. L'équipe pluridisciplinaire organisée autour d'un collectif doit pouvoir accueillir des positions contradictoires, des accords, des désaccords sans jugement de valeur. Elle doit permettre, en toute circonstance, l'émergence d'un "dire", et assumer la position d'embarras de chacun afin de maintenir ouvert un espace de tranquillité où le travail s'élabore.

Ce travail à plusieurs ne saurait se limiter aux réunions, les temps informels ouverts aussi

permettent à l'éducateur de développer les ressources nécessaires qui lui permettront de "s'engager", de "résister", afin d'être en mesure de mettre en œuvre l'essence même de sa mission : faire advenir la singularité de chaque enfant suivi grâce à l'émergence et/ou à la restauration des capacités parentales.

A chaque étape de la prise de contact avec la famille, le service s'attache à penser les conditions d'accueil, autrement dit, à favoriser l'accueil des familles.

Que ce soit pour la distribution de la mesure, le choix des référents, éducateur et psychologue, la consultation du dossier, la première rencontre, le travail collectif joue un rôle déterminant.

L'outil essentiel de l'éducateur est la parole, une parole qui nomme, une parole qui tente de faire des liens, une parole qui cherche à donner du sens. Mais pour avoir cette efficacité, elle doit s'enraciner sur un terreau fait de la prise en compte des difficultés concrètes que rencontre la famille et de la mobilisation concrète pour les soulager. La parole de l'éducateur ne peut prendre sens que si la famille se sent portée par lui et le service qui le soutient. C'est, cette organisation institutionnelle qui permettra à l'éducateur de se sentir conforté par le "compagnonnage" de l'équipe. Le champ institutionnel dans lequel s'inscrit l'éducateur est alors en mesure de limiter voire de désamorcer tout risque de toute puissance de celui-ci. Néanmoins, paradoxalement, le collectif doit préserver la singularité de chaque intervenant. Ce dernier doit pouvoir, avec l'assentiment de l'équipe, s'autoriser à prendre les initiatives, utiliser ses propres supports de médiations. Cette liberté, source de créativité, lui permettra d'ouvrir, avec et pour l'enfant et sa famille, du "possible".

C'est par cette dynamique à l'œuvre à chaque fois renouvelée lors des visites à domicile que se dessinent les actions à mener et que peuvent s'ouvrir d'autres espaces pour la famille. Les possibilités d'intervention sont multiples et infinies. Nous allons tenter d'illustrer cela.

Vignette écrite et lue par l'éducatrice

Janvier 2008, j'arrive au service d'AEMO, sur l'équipe nord, en tant que stagiaire éducatrice. Accueillie et portée par un collectif, je prends peu à peu la mesure du travail auprès des familles. Parmi les situations dans lesquelles j'interviens, je fais la rencontre de Sullivan et de ses parents.

Sullivan est un enfant que nous suivons dans le service depuis tout petit, le Juge des Enfants nous ayant confié l'exercice d'une mesure d'AEMO au regard de défaillances parentales graves : défaut de soins, d'alimentation, problème d'hygiène, ces éléments de danger ayant fait l'objet d'un signalement. Le Juge des enfants hésite alors à placer l'enfant en famille d'accueil. Mais le débat contradictoire lors de l'audience, permet à la mère de Sullivan de s'engager à faire le nécessaire et se montrer demandeuse d'aide.

Dans le cadre de l'AEMO, nous rencontrons ces parents, démunis dans la prise en charge de leur enfant. Madame L. pourra nous dire qu'elle "ne sait pas faire, que personne ne lui a jamais appris". C'est à partir de là que le travail commence. Nous accueillons une maman en difficulté, n'ayant elle-même pas eu de repères maternels étant enfant.

Avec elle nous travaillons depuis plusieurs années à l'aider à mobiliser ses ressources pour prendre en charge de façon adaptée son fils. Pas de recette miracle, pas de façon de faire "type", mais plutôt comment composer avec ce qu'elle est, afin de trouver des repères qu'elle puisse s'approprier.

Le temps de l'AEMO s'écoule, celui de mon statut de stagiaire également. Au départ en retraite de la collègue référente de la situation et alors équipée après une année passée à ses côtés, je poursuivrai mon intervention dans la famille, jusqu'à aujourd'hui.

Deux parents qui se présentent comme des grands gamins :

- elle, demande à ce qu'on s'occupe d'elle : c'est vrai, pourquoi on prend du temps avec et pour son fils et pas pour elle ?

- lui, en entretien institutionnel au service, se balance sur sa chaise, feuilletant un livre d'enfant.

Madame L se présente partout comme une mauvaise mère, qui n'a pas voulu de son enfant. Elle est dans la plainte plus plus, évoque ses empêchements : la peur de l'extérieur, qui ne lui permet pas de faire ses démarches, son incapacité à cuisiner, parce que ça la dégoûte... bref, de quoi s'inquiéter de la qualité de prise en charge de l'enfant, non ? Sauf que l'on observe un petit bonhomme souriant, qui se développe bien, vif, curieux, et qui, en grandissant, se montre pertinent et audacieux.

Un lien se tisse avec la famille. Madame L. vient régulièrement d'elle-même au service quand elle est en difficulté. En mon absence, elle rencontre les collègues qui l'accueillent. Parmi les éducateurs, elle peut facilement nommer : l'éducatrice de sa copine Mumu, ou encore le beau jeune homme (qui à son grand regret a quitté le service).

Madame L. continue de se dévaloriser et mettre en scène ses difficultés à être auprès de son fils. Pour autant, nous surprenons des moments privilégiés entre cette maman et son fils : lors d'une visite à domicile qu'ils avaient oubliée, nous les prenons en flagrant délit de création et dégustation de mousse au chocolat.

Malgré des difficultés qui perdurent, également en lien avec un enfant qui ne trouve pas sa place dans l'institution scolaire, Madame L. trouve peu à peu des espaces pour favoriser le lien avec son fils, notamment par le biais de temps de loisirs organisés pour les familles par le Centre Social et Culturel du quartier.

Depuis quelques années, le service a multiplié les supports éducatifs. Après avoir fonctionné très longtemps avec une approche individuelle, un éducateur intervenant seul au domicile d'une famille, quelquefois en intervention ou se faisant remplacer pendant ses absences, il est apparu intéressant de varier la palette des interventions. Est alors venue l'idée d'un "atelier jardin".

L'idée qu'une activité adressée aux enfants concerne l'ensemble de l'équipe pluridisciplinaire et qu'elle soit organisée sur l'année entière nous intéressait. Il s'agissait d'un fil rouge en somme qui serait présent dans le service sur toute cette durée.

De même, il nous a semblé opportun de la proposer aux enfants dont l'inscription à des activités extra-scolaires et hors de la famille reste difficile à réaliser pour eux ou par leurs parents. Nous avons "ciblé" l'atelier pour ceux pour qui il s'avère plus ou moins compliqué de s'inscrire dans un groupe, d'accepter et de se confronter à l'autre.

Nous pensions intéressant de travailler avec un support incluant la notion de durée, d'attente, du "faire" par étapes, de transformation, de ratages, de frustrations. Et pour nous également le temps qu'il faut pour s'organiser, pour arroser, laisser pousser. Le temps, les saisons et la météo devaient nous aider à régler notre rythme et projeter nos activités de jardinage et travailler, de fait, cette notion.

Un minimum de trois éducateurs permanents a semblé nécessaire pour huit à dix enfants en sachant que chacun quelle que soit sa fonction, peut venir ponctuellement ou régulièrement participer. Les enfants accueillent de nouveaux enfants mais aussi de nouveaux adultes.

Le site du CESS avec son espace vert existant a été choisi. L'organisation, ou plutôt la confection de l'atelier jardin a été souhaitée et exposée ainsi aux enfants et aux parents : il ne s'agirait pas que d'un atelier pour enfants, mais plutôt par les enfants ; les adultes garantissant le cadre instauré, la sécurité de chacun et la continuité de l'atelier.

La séance dure environ deux heures et est rythmée par un rituel de début et de fin d'atelier.

Le démarrage de l'atelier s'est réalisé sans budget préalable et aussi grâce aux dons de matériel, de compost, de coups de main indispensables à la création des parcelles et ponctuels en fonction des disponibilités, les apports d'idées, les arrosages. .

Pour les enfants, dont l'univers de l'école et de l'apprentissage est souvent synonyme de difficulté, échec, univers sur lequel ils ont peu de prise, l'atelier leur donnait ainsi la possibilité de construire ensemble, et d'avoir un peu de pouvoir sur quelque chose.

Les enfants partagent les récoltes (fleurs, légumes, fruits) de façon équitable quelles que soient leurs propres plantations ou degré d'activité au jardin. Ils peuvent les consommer sur place ou les emporter chez eux ; c'est l'occasion de partager avec leur famille et d'échanger sur ce qu'ils font à l'atelier.

Nous invitons ponctuellement les parents à venir avec eux au jardin en dehors des temps d'ateliers pour le découvrir et découvrir ce que leurs enfants y réalisent ; ces derniers se chargeant de la visite et des commentaires. Les enfants apprécient particulièrement d'offrir à leurs parents un peu de leur production et expliquer comment ils l'ont réalisée. Les enfants apportent avec beaucoup de plaisir des graines et les expériences des membres de leurs familles.

La fonction d'accueil est aussi essentielle pour nous que le travail en partenariat : il s'agit d'accueillir les partenaires dans leur singularité de pensée, de pratique

Le partenariat s'impose à nous ; il nous paraît impensable d'être les uniques interlocuteurs de la famille. C'est la mise en œuvre d'un travail commun sans lien hiérarchique.

Le travail en partenariat n'exclut pas les divergences, voire les conflits. Plus exactement c'est l'acceptation du débat dans le respect de chacun et la confiance réciproque.

Nous avons une volonté de tisser, avec les différents professionnels et travailleurs sociaux un ensemble de liens nécessaires, existants, mais parfois refusés, rejetés ou inconnus par la famille. Ce sont les apports croisés concernant une famille qui peuvent étayer nos interventions et avoir un impact sur son fonctionnement dans le cadre de la mesure mais aussi au-delà. Il s'agit pour nous d'inscrire les familles, souvent marginalisées, dans les réseaux de droit commun sur le long terme et qu'elles puissent s'en saisir d'elles-mêmes selon leurs nécessités. Il s'agit aussi auprès des partenaires de maintenir vivante l'idée du possible.

Le partenariat est une notion continuellement en mouvement. Il demeure nécessaire de l'activer, de le dynamiser, parfois de l'inventer en l'adaptant aux situations rencontrées. Il est affaire de réseau que chacun construit. C'est d'abord une rencontre, il nécessite également du temps pour se développer. Ce fil rouge nous paraît nécessaire pour aboutir à une cohérence des différentes interventions.

La participation à des journées comme celle d'aujourd'hui nous permet de rencontrer d'autres professionnels, de partager des expériences, pratiques, pensées. Le fait de se connaître et de se reconnaître permet de faciliter le travail en partenariat, et de rendre plus vivante la constellation autour de l'enfant.

III

TOUBIB OR NOT TO BE : L'ASSOCIATION ESPOIR VALLEE DE LOIR



Par Catherine GOMONT, Soumia HERVIEUX, éducatrice spécialisée ; Valérie DRIN, monitrice d'atelier, Aniko SCHWENTZEL, assistante sociale ; Victorine HUIN, stagiaire éducatrice spécialisée ; Loreto SANCHEZ, psychologue ; Cathy RAVINEAU, directrice ; Jean-Claude BÉASLÉ, infirmier psychiatrique.

C

omment sommes-nous arrivés jusqu'ici ?

(NARRATEUR Catherine)

1998 Un groupe de familles et des professionnels du Vendômois pointent le manque de structures d'accueil « hors hôpital » dans le nord du Loir et Cher. Plusieurs jeunes adultes souffrant d'une pathologie psychiatrique sont dépendants des seules solidarités familiales. Nous sommes dans le temps de la politique de santé réduisant les places en hôpital psychiatrique, et n'inventant pas de solutions créatives à la place de l'asile. Ce groupe militant fonde l'association Espoir Vallée du Loir et, en 2000, ils obtiennent l'accord des autorités de contrôle et de tarification pour ouvrir... un Foyer Occupationnel ! (sur le modèle des structures destinées à des personnes souffrant de handicap mental et non psychique).

2007 Un nouveau président d'EVL et une nouvelle directrice de l'établissement, tous deux sensibles à la psychothérapie institutionnelle, donnent un nouvel essor à cette structure en concevant un plan de développement qui impliquera de nombreuses transformations.

Jusque-là, certes, les patients avaient pu trouver un refuge journalier hors de la maison familiale, mais l'institution fonctionnait en huis clos, rendant ses « usagers » presque invisibles de par leur silence et leurs apparentes bonnes manières. Chaque chose était à sa place et bien rangée : les malades avec les malades, les accompagnateurs avec les accompagnateurs, les portes bien closes et les placards bien ordonnés. Mais...plusieurs directions s'étaient succédées (7 en 7 ans !), et, du fait de conflits entre les acteurs à tous les niveaux de la scène institutionnelle, la vie même de la structure était menacée avec risque de fermeture.

Dès leur mise en place, les nouvelles mesures créent du bruit (au sens propre et au sens figuré) : les professionnels et les personnes accueillies partagent désormais la même table de repas, on prend le café ensemble, des activités incitant à la créativité et à la responsabilisation des individus sont mises en place, on crée des espaces d'échanges variés pour les salariés et les malades, on s'essaie à la polyvalence des fonctions ...

La mise en mouvement de l'organisation incite plusieurs personnes à quitter le domicile parental pour venir s'installer à proximité du foyer.

Il ne s'agit plus, dès lors, de leur procurer une simple occupation du temps en coloriant, en enfilant des perles, en faisant les corvées ménagères... Il faut assumer ce qui a été mis en route, la quête de sens qui s'empare de ces mêmes activités, et les nouvelles qui jaillissent des idées et des envies renaissantes. Il faut entendre ce que chacun veut dire, répondre à des besoins et questionnements qui n'étaient pas apparus auparavant. La vie au foyer, devenu entretemps le SAJ (Service d'Accueil de Jour), n'est plus un long fleuve tranquille, il y a du désordre et des éclats de voix :

(Soumia) « On ne les tient plus, c'est le bazar ! »

dira une « dame de service » qui ne reconnaît plus cet endroit où tout est en mouvement désormais.

Était-ce mieux avant quand tout était prévu et prévisible, routinier et rassurant ?

En tout cas, la vie est là, il faut maintenant soigner l'accueil, l'ambiance et tout aussi bien les petits bobos du quotidien.

Par la suite, afin de permettre une prise en charge plus globale, l'association répondant aux appels des pouvoirs publics ouvrira un GEM (Groupe d'Entraide Mutuelle), un SAVS (Service d'Accompagnement à la Vie Sociale), un logement associatif et bientôt un SAMSAH (Service Médico-Social pour Adultes Handicapés), faisant évoluer la structure initiale vers un espace institutionnel qui, de triangle, passera à la forme d'un damier carré à partir de la fin 2015.

De manière progressive émergeront (et nous les verrons circuler dans et entre nos services) : les chanteurs, les artistes, les jardiniers, les mécanos, les voyageurs, les cuisiniers, les couturiers, les rêveurs, les assistants administratifs, mais aussi les désœuvrés qui commentent l'agitation des autres fourmis, eux, nous, ensemble à tisser des fils faits de trous et de nœuds, un jour à l'endroit, un jour à l'envers...

Viendront aussi, à mesure que certains besoins seront comblés, d'autres manques, d'autres questions, d'autres inquiétudes, d'autres conflits.

(Valérie) « Pourquoi dois-je balayer alors que l'autre ne fait rien ? »

(Aniko) « Comment vais-je vivre seul dans mon appartement ? »

(Victorine) « Comment va-t-on gérer les tensions maintenant que tout un chacun a droit à la parole ? »

(Soumia) « Comment savoir qui est éducateur, malade ou comptable si tout le monde fait tout ? »

Car la vie avec la maladie a quelque chose d'une toile de Pénélope : nous tissons sans fin l'ouvrage de construction institutionnelle que la psychose détricote savamment dans notre dos, quels que soient les efforts. Il faut sans cesse remmailler, retricoter, bris-coller, reprendre, rapiécer cet ouvrage qui ne tient qu'à un fil, le fil du vivre ensemble, le fil du quotidien qui nous tient.

(Loreto) Histoire de Dorothy

Dorothy a 63 ans. Passé et présent s'entremêlent dans son discours. Rencontrés dans sa jeunesse Pablo, Julien et l'épouvantable photographe qui l'a amenée dans les Andes pour la droguer, font irruption sans cesse et la submergent de remords. Née hors mariage, son admiration est sans limites pour un père brillant, plus que distant depuis son enfance. Son corps, son sexe, ses pieds sont sources de souffrances dont elle fait part à qui veut l'entendre.

Je me rappelle notre première rencontre : Dorothy est venue dans mon bureau de consultation pour me dire qu'elle ne me parlerait jamais et que pour elle, psychologues, psychiatres et animateurs sont des démons.

Nous l'avons vue participer dans bien des activités : cafeteria, théâtre, sorties... mais nous nous souvenons de la reprise de la peinture, d'un voyage dans un pays anglophone et de l'accompagnement à l'hôpital auprès de sa mère mourante, comme des événements qui ont produit des changements dans sa vie.

(NARRATEUR Catherine)

Dans nos services médicosociaux, mais sociaux plus que médicaux jusqu'à l'ouverture du SAMSAH, nous avons souvent vécu le soin en « clandestins » vis-à-vis de l'hôpital et des médecins. Nous sommes soumis en permanence au dilemme du :

« Toubib or not to be »

2009 Le premier projet d'établissement, élaboré avec la participation de tout le personnel, des patients, de leurs familles et des partenaires institutionnels, est venu conforter l'idée qu'il fallait lancer aussi des fils qui dépasseraient nos liens originaires avec le secteur public hospitalier pour s'ouvrir au secteur privé des cliniques, aux médecins de ville, et aux diverses associations : à la vraie vie, à la société.

Dans ce travail de trame entre notre damier institutionnel et son territoire, le fil à coudre est pourvu par l'ensemble des personnes concernées par nos services, travailleurs salariés ou non-salariés. Ce sont les connaissances et compétences de tous qui contribuent à trouver les solutions pour éviter le repli d'un patient, favoriser son suivi médical, l'intégrer par le travail ou les loisirs, répondre aux besoins domestiques, donner de la couleur et du relief à sa toile et la lier aux autres réseaux dans la ville...

La maladie a besoin tout autant de soins que de sociabilités.

Réaliser cela constitue un chantier humain qui nécessite endurance et imagination, s'élevant au-delà des enjeux qui traversent le champ de la médecine et de la psychiatrie en particulier, ou des rivalités issues des querelles de chapelle : Biologie ou Psychologie ? Molécules ou Parole ? Tu prends la crise et je prends le care? Pourquoi ne pourrait-on pas traiter les deux ensemble ?

Nous, nous voulons les médicaments ET la parole, des médecins et des toubibs, qui parlent et qui écoutent, qui prescrivent et qui écrivent avec nous l'histoire des fils qui s'emmêlent et se démêlent, qui choisissent TO BE avec nous et pas contre nous : toubib or not toubib, that is not the question, c'est TO BE qu'il nous faut.

(Cathy) : « D'ailleurs, nous en cherchons un, de toubib, pour de vrai, un vrai toubib pour venir bricoler dans le métier à tisser du SAMSAH vendômois ».

(Soumia) Histoire de Jamila

Jamila a 54 ans. Son état de santé est mauvais : cécité, organes fragilisés par l'alcoolisme, séquelles d'accidents divers. Le corps de cette petite dame, vieilli prématurément, contraste avec sa vitalité et sa version élogieuse de sa personne. Elle se rend facilement objet d'agressivité par son interprétation paranoïaque du monde qui l'entoure. Face aux attitudes d'épuisement des autres elle réagit violemment.

Depuis notre première rencontre il y a 4 ans. Jamila ne manque pas de raisons pour venir fréquemment nous interpeller. Sa demande, toujours pressante, mobilise de nombreuses personnes : accompagnement aux consultations médicales et aux démarches administratives, sollicitations autour des biens de première nécessité : l'alimentation, le logement. Sa participation aux activités collectives est plutôt rare mais ces occasions nous permettent peu à peu de reconstruire son histoire et d'entrevoir des compétences occultées par la maladie. À travers la réactivation de son réseau médical et social nous avons pu obtenir parfois un apaisement de la situation, parfois un relais.

**L'« interservices » se révèle un tissage institutionnel jalonné d'accrocs
Nous migrons du « sujet » au « groupe »**

(NARRATEUR Catherine)

2010 Chaque service SAJ, GEM, SAVS et SAMSAH porte dans son intitulé un mot qui semblerait définir ses missions : ACCUEIL, ENTRAIDE, ACCOMPAGNEMENT SOCIAL, ACCOMPAGNEMENT MÉDICALISÉ.

Comme une évidence, la proximité des malades nous a rapidement fait comprendre que l'attribution des missions ainsi formulées n'était qu'un artifice de la pensée administrative. Les liens tissés n'ont que faire des catégories présumées et se nouent là où les fils transférentiels les conduisent.

Quant aux « missions » dévolues à chaque structure, toutes se rejoignent dans le fait que nous sommes là pour étayer la vie de personnes qui ne peuvent avancer sans un faisceau de fils qui les soutiennent dans la vie de tous les jours. À certains moments, c'est le fil social qu'il faut tenir plus fort, à d'autres le fil médical s'effiloche, il faut lui faire un nœud ou aller en inclure un neuf. Parfois les fils de groupe peuvent vibrer ensemble, parfois un tout petit fil de coton s'échappe de la trame et doit être consolidé à grand renfort de corde acrylique plus solide.

Quelquefois le fil casse, la trame est rompue...

Les liens noués entre les professionnels et les personnes dont ils prennent soin génèrent des investissements impossibles à classer dans des catégories. De part et d'autre les limites ne sauraient être fixées à l'avance.

(Loreto) « Mais comment alors trouver sa place dans la trame institutionnelle ? »

(Victorine) « Comment définir son rôle s'il n'est plus balisé par une appartenance administrative ? »

(Valérie) « Qui fait quoi ? »

(Jean-Claude) « Les soignants perdent-ils leurs repères quand les patients deviennent des pairs ? »

Revenons aux mots clefs évoqués dans le nom de nos structures. ACCUEIL, ENTRAIDE, ACCOMPAGNEMENT SOCIAL, ACCOMPAGNEMENT MÉDICALISÉ. Rien ne transparait dans ces intitulés d'une part déterminée d'activité en groupe ou d'activité individuelle.

Le travail en groupe n'est-il pas une contribution à la sociabilité, et celle-ci n'est-elle pas une avancée pour acquérir la fameuse autonomie, si souvent évoquée dans les objectifs posés par la MDPH? Pratiquons donc le travail en groupe.

De son côté, l'approche individuelle n'a-t-elle pas un sens, quand on souffre des contraintes inhérentes à une collectivité, artificiellement créée pour accueillir des personnes dont le seul point commun est un diagnostic psychiatrique ? Pratiquons donc le travail individuel.

L'un n'est pas exclusif de l'autre, mais chacun est nécessaire selon l'état du tricotage institutionnel et selon l'état du patient.

(Cathy) « Comment prendre soin d'une personne sans tenir compte de son entourage social au quotidien ? »

(Jean-Claude) « Travail individuel et travail de groupe ne sont-elles pas des prises en charge complémentaires l'une de l'autre ? »

(NARRATEUR Catherine)

Ce constat nous conduit à faire le lien entre histoire individuelle et collective

2013. Nous entreprenons de réfléchir à notre travail non plus seulement équipe par équipe dans chaque service, mais également toutes les équipes ensemble, toutes structures confondues. Histoire de l'un, histoire des autres, histoire du SAJ incorporant celle du SAVS, puis du GEM, puis bientôt du SAMSAH, inspirées à leur tour dans la nouvelle histoire d'un collectif soignant. La demande était générale, le tricotage institutionnel avait grandi, le moment semblait propice à élargir l'ouvrage sur le métier.

Plusieurs actions communes aux 3 structures ont contribué à jalonner notre parcours interservices : une exposition des artistes aux fenêtres de la ville, le rassemblement des structures en un seul lieu pendant les périodes de congés, une première journée « portes ouvertes » ...

(Jean-Claude) Histoire de Franck

Franck a 26 ans. Malgré un corps bien enrobé, il peut faire preuve de grande énergie. Son comportement ne tient pas toujours compte des politesses sociales. Depuis sa terminale, ses

nombreuses tentatives de travail ont échoué. Fils d'une famille aux revenus modestes, les espoirs que ses études avaient éveillés ne cessent d'empoisonner l'ambiance familiale. Malgré des crises d'angoisses qui le figent chez lui, sa réticence aux soins perdurait depuis quelques années.

Il est venu nous rencontrer afin d'obtenir un travail. Ses allées-venues étaient difficiles à prévoir, le déni de ses problèmes rendait difficile son approche. Les activités proposées lui semblaient inintéressantes et destinées à s'amuser et non à résoudre ce qu'il ferait dans la vie.

Une journée « porte ouverte » lui a permis de changer de point de vue. son rôle de chauffeur, le recyclage des objets, l'accueil du public ont suscité tout son enthousiasme. Depuis cet événement, il s'est posé, assumant des responsabilités et proposant des initiatives. Sa gaité est entraînante.



(NARRATEUR Catherine)

On aurait pu se croire arrivés au pays de la sérénité institutionnelle...Mais pas du tout ! Alors même que le sens du travail semblait se dessiner plus clairement et se construire, d'autres quêtes ou requêtes venaient démontrer que notre grand corps institutionnel ne cessait de douter, de chercher, de souffrir et devait sans cesse être repris pour ne pas s'effiloche.

(Valérie) « Comment on s'y retrouve dans les missions de chaque service ? »

(Jean-Claude) « C'est quoi ma fiche de poste si l'infirmier fait du social et l'éducateur du soin ? »

(Aniko) « Comment confier la caisse et les comptes à des malades qui sont sous tutelle ? »

(Victorine) « On parle, on parle, mais rien n'avance dans ces réunions : « Ils » ne vont pas mieux pour autant ! »

(NARRATEUR Catherine)

Plutôt que nous laisser aller à ressasser nos échecs ou nos approximations, il fallait de nouveau porter haut nos étayages, améliorer l'ambiance, soigner l'accueil de l'autre et de l'étrange, reprendre du plaisir et de l'énergie à travailler un projet commun. Nous pouvons penser notre pratique comme l'artisan travaille la matière, la triture, la malaxe pour la transformer en un objet dont il peut s'enorgueillir. Nous devons pour cela apprivoiser, revendiquer la liberté d'organisation et d'agencement de notre travail. Éducateurs de nous-mêmes et de notre pratique avant toute chose, il nous appartient de choisir comment nous tenons ensemble les fils et les couleurs de notre travail. Ainsi nous pouvons espérer jouir d'une pensée fertile, débarrassée du carcan des prescriptions réductrices uniquement administratives et catégorielles. Nous pouvons dès lors aspirer à respirer en rythme, sur la trame polyphonique de l'interdisciplinarité, au lieu de la redouter.

(Victorine) Histoire de Camille

Camille a 46 ans. Après plusieurs années dans nos structures, elle dit vouloir travailler, n'étant plus ni handicapée ni malade. Malgré notre soutien dans ses recherches de logement, elle vit toujours chez ses parents. Son psychiatre renouvelle immuablement le même traitement depuis 20 ans. Quelques mois avant de quitter le SAJ, Camille s'est mise en mouvement : corps en apparition sollicité et exposé à travers un régime et des tatouages, changements vestimentaires, sorties en « boîte de nuit », désirs amoureux. Camille a crié plusieurs fois au téléphone : « Je suis normale! »

Elle étonne et inquiète les professionnels qui s'étaient accoutumés à son manque de désir apparent. Cet éveil ressemble à une adolescence tardive. Nous craignons qu'elle soit victime d'abus de faiblesse, qu'elle décompense. Nous ne concevons pas sa vie sans nous. Alors que nous avons laissé une sédimentation de sa prise en charge s'installer, son passage à l'acte vient nous réveiller. Médecin, éducateurs, secrétaire, assistante sociale, psychologue, moniteurs d'atelier ou animateur, nous initiions une grande messe de réunion de constellation... à laquelle elle ne vient pas !

(Cathy) « *Que nous dit-elle de nos pratiques ? Avons-nous à ce point consolidé chez elle le sentiment de stigmatisation infamant de la maladie ?* »

(Aniko) « *Sommes-nous demeurés aveugles et sourds à ses fulgurances qui ne nous paraissaient pas « bien-pensantes » ?* »

(NARRATEUR Catherine)

Les frontières entre les structures et les catégories professionnelles sont alors bien artificielles et inopérantes pour analyser cette situation.

SAJ, GEM, SAVS, professionnels et personnes accueillies sont indifféremment interpellés par Camille, bousculés dans leurs certitudes, interrogés par le comportement de cette femme qui ne faisait jamais d'histoires, et qui brusquement nous dit qu'elle veut l'écrire sans nous, son histoire.

Rien des « domaines de compétences » ou des distinctions arbitraires entre soin et social ne vient à notre rescousse face au désarroi de Camille.

C'est au collectif soignant dans son ensemble qu'il appartient d'inventer un nouveau chemin avec elle, en utilisant nos ressources et nos complémentarités, pour rapiécer les morceaux d'un accompagnement qui s'était vidé de son sens, et le retisser à la mesure du « care » dont Camille a besoin.

Comment dès lors re-travailler le sens du tissage ?

2015. L'ARS a validé le projet présenté par EVL, autorisant l'ouverture prochaine d'un SAMSAH.

Ce développement attendu vers le soin pose bien à propos la question récurrente du « sens » de nos actions. Certes, au cours des dernières années, nous avons acquis une petite « visibilité » sur notre territoire. Le catalogue d'activités que nous proposons décrit aujourd'hui une large gamme de propositions dont quelques-unes présentent une originalité dans le champ du soin social. Notre recueil d'images et nos documents écrits témoignent d'un travail ardu de sociothérapie.

Dorothy, Jamila, Franck, Camille et tous leurs compagnons, les professionnels, les stagiaires ont de multiples occasions de se rencontrer : dans les ateliers, dans les espaces de restauration, dans les commissions, dans les réunions...Autant d'opportunités destinées à générer du changement, de l'inattendu, pour aider à diminuer les souffrances de la pathologie et de ses handicaps.

(Loreto) « Est-ce que les professionnels témoignent- de la satisfaction- d'un travail « bien fait » ? »

(Jean-Claude) « Les personnes accueillies se sentent elles engagées dans le travail commun ? »

(Cathy) « Avons-nous réussi à nouer les activités entre elles, de sorte qu'elles créent un sens collectif ? »

(NARRATEUR Catherine)

Derrière nos questions, on peut lire la crainte de ne « jamais y arriver », de l'inachèvement, de l'échec.

(Soumia) « Allons-nous en finir un jour avec les mésententes, avec les incompréhensions, avec les souffrances, avec la psychose ? »

(NARRATEUR Catherine)

Nous savons bien que la réponse est négative. Agir, faire émerger de l'à-venir entraîne invariablement des conséquences. Conflits, affects, bouleversements, renoncements sont les dommages collatéraux du travail de nouage institutionnel. Cela ne va pas de soi de pouvoir les surmonter ou les décrypter, sans créer des mécanismes de défense individuels ou collectifs, des processus qui paralysent l'initiative.

La création délibérée d'espaces où les uns et les autres peuvent exprimer leurs fantasmes, leurs représentations mentales sur les différentes « manières de s'y prendre » donne la continuité d'une dynamique positive. Le collectif imprègne de sens le travail des équipes et potentialise leur action. Comment s'y prendre ensemble sans trop s'éprendre ni se déprendre ? C'est une lutte constante contre les effets de la maladie sur notre quotidien, chacun étant comptable des petites batailles perdues ou gagnées.

La responsabilité de tous à constituer des espaces d'analyse et d'échange apparaît alors comme un révélateur de la capacité de notre damier institutionnel à intégrer chacun sans stigmatiser personne. Nous cousons pour conjurer les refus et les abandons défensifs que nous opposons au changement, pour nous protéger de l'inconnu, de l'in-su. Nos points de suture sont nos armes contre la déshumanisation. L'engagement institutionnel collectif entraîne des changements chez tous les individus qui participent de cet engagement. Tout individu craint les changements autant qu'il les espère : craintes de s'affranchir de la maladie, craintes de s'approprier notre outil de travail au risque de réfléchir sans « protocoles » préétablis...

L'ergothérapie, la sociothérapie, la désaliénation, la production d'œuvre : nous nommons diversement le travail de l'effort de vivre au quotidien avec l'altérité ou la maladie, polysémie révélant la diversité de la créativité nécessaire à l'effet curateur.

Pour terminer, ce sont les mots de TOSQUELLES sur le sens du travail que nous souhaitons laisser résonner ici.

(Aniko)

Il y a un risque, écrit-il, « de voir se faufiler derrière ce joli mot d'activité une distorsion et un contresens très grave [...]. En effet, il ne faut pas confondre le concept d'activité avec la simple prestation de mouvements, voire d'efforts consentants d'application et d'endurance, soumis au désir du maître d'école ou du maître d'œuvre [...]. Activité veut dire activité propre : activité qui part et s'enracine dans le sujet actif pour s'épanouir le cas échéant, dans un contexte social »³

³ TOSQUELLES, F. 2009. Le travail thérapeutique à l'hôpital psychiatrique, Paris, éditions du Scarabée. Page47

Yves CLOT commente ainsi TOSQUELLES : « L'homme ne s'adapte pas ; ou plutôt, il ne s'adapte qu'en adaptant le monde autour de lui pour le faire sien. Sans cette possibilité de travailler à construire son monde avec les autres hommes dans lequel il « se fera homme », il ne s'humanise plus. Il est alors soumis à la loi zoologique du « adapter ou périr », dilemme propre aux seules espèces animales. »⁴

(NARRATEUR Catherine)

Le « tissage institutionnel » que vous voyez ici est une réalisation collective en cours, constituée de matériaux hétéroclites symbolisant notre métier, nos activités et notre vie quotidienne. Plus que son aspect final, c'est le cheminement de sa réalisation qui fera sens pour nous.

A l'image du groupe de travail préparant cette intervention, il a agrégé les participations des passagers des structures EVL, dont certains ne pouvaient pas être présents aujourd'hui.

Nous tenons à remercier le CNAHES et l'EPIC qui, en mettant à l'ouvrage notre transversalité, ont fait surgir de nos placards intimes un cortège de tricots, de souvenirs et d'associations partagés.

Merci de votre attention.

⁴ CLOT, Y. LHUILIER, D.2010. Agir en clinique du travail , Paris, éditions Eres. Page 15

CONCLUSION



Par Claude LAIZÉ, membre du CNAHES , Vice-Président du CREAT⁵.

⁵ CREAT : Centre Régional pour les Etudes, l'Action et l'Information *en faveur des personnes en situation de vulnérabilité*

Claude LAIZÉ souligne que cette journée organisée en lien avec le Cnahes (Conservatoire National des Archives et de l'Histoire de l'Education Spécialisée) ne veut pas dire que la psychothérapie institutionnelle relève particulièrement des archives.

Les témoignages de l'après-midi soulignent qu'elle est encore bien vivante même si elle dispose maintenant d'une histoire bien ancrée dans le temps.

Divers points abordés au cours de la journée montrent l'influence de la psychothérapie institutionnelle tout au long des pratiques exercées par le métier d'éducateur :

- Samuel BOUSSION nous a montré que le métier d'éducateur s'est construit dans **les institutions**, le plus souvent des internats qui prévalaient autour des années 50 pour perdurer encore notoirement jusqu'à une époque récente. Les jeunes étaient alors pris en charge essentiellement dans **le groupe**, héritage du scoutisme, jusqu'à l'apparition de pratiques plus individualisées qui n'ont cependant pas destitué le travail en groupe. Dès le début, ces institutions, sous l'influence de leurs psychiatres, ont marié la réflexion aux pratiques éducatives, sous l'influence de pionniers très inspirés en France par les fondateurs de la psychothérapie institutionnelle : TOSQUELLES, DAUMÉZON, BONNAFÉ, HEUYER, OURY, JEANGIRARD et d'autres.
- Le témoignage du Foyer « Les Maisonnées » a mis l'accent sur la prise en charge de **la vie quotidienne**, cette action souvent « invisible » conduite par les éducateurs au jour le jour, source de paroles, d'émotions, de soutien où se multiplient les rencontres et les nécessaires échanges entre professionnels.
- Le témoignage de l'ACESM⁶ a mis en évidence la **fonction d'accueil**. Accueil de la parole, du sourire, de l'émotion, de l'enfant, de la famille, etc. qui ne peut s'inscrire que dans une ambiance de qualité créée par les échanges d'un collectif d'adultes : réunions institutionnelles, de constellation, cliniques... où la parole des uns vaut la parole des autres, qu'ils soient médecins ou agents d'entretien.
- Les professionnels d'EVL⁷, par un « concert » à plusieurs voix nous ont montré l'importance de la **fonction contenante** par une organisation partagée du travail où les activités diverses portent l'autre psychiquement (physiquement quelquefois) dans des attitudes d'attention, d'écoute, d'empathie, de patience, de vigilance des éducateurs.

Au total, à l'heure où la technocratie envahit tous les champs de notre société, la psychothérapie institutionnelle reste, comme la prose de M. JOURDAN, une pratique de nombreux professionnels qui ignore souvent ses origines. Aujourd'hui, les textes obligent à un travail collectif pour formaliser un « projet institutionnel ». Il est entré dans les mœurs que

⁶ Acesm : Association des centres Educatifs et de Sauvegarde des Mineurs et jeunes majeurs.

⁷ EVL : Espoir Vallée du Loir

le soin n'est pas que la question des spécialistes mais relève aussi de la qualité des relations dans les établissements et services, certes, aujourd'hui fréquemment éclatés, mais qui n'en demeurent pas moins des institutions. Les bonnes pratiques professionnelles érigées par l'ANESMS⁸, quelquefois plus ouvertes que l'on ne le croit, appellent à une qualité d'accueil et d'écoute des « usagers ».

Aujourd'hui, avec une bonne mise en musique de ces ingrédients nous ne devons pas nous condamner à envisager le travail éducatif comme en contradiction avec les principes de la psychothérapie institutionnelle... Bien au contraire. C'est une affaire de qualité de projet.

M. LAIZÉ adresse les remerciements à ceux qui ont contribué à la réussite de cette journée :

- à l'EPIC⁹ et au Cnahes pour l'organisation de cette journée,
- aux divers intervenants qui ont animé la journée,
- à la clinique de la Chesnaie qui a mis à disposition son site, au « Club » qui a proposé la salle du Boissier, aux personnels et aux pensionnaires qui ont aidé à la mise en place,
- au Train Vert qui a assuré le buffet du midi,
- aux école de travail social de la région (ITS et ERTS) qui ont sensibilisé leurs étudiants,
- au Creai et à l'Uriopss qui ont diffusé la publicité de cette journée.

⁸ Agence Nationale de l'Evaluation Sociale et Médico-Sociale

⁹ Ecole de Psychiatrie Institutionnelle de la Chesnaie.

REMERCIEMENTS

MERCI A VOUS DE VOUS ETES DEPLACES
NOMBREUX...



POUR L'ACCUEIL ET L'IMPLICATION DES CHÉNÉENS

Le Club de la Chesnaie



La Clinique de psychothérapie institutionnelle de la Chesnaie



Le Train-Vert



LES INVITES POUR LEURS PARTICIPATIONS

Samuel BOUSSION

L'équipe de l'ACESM



L'équipe de l'EVL



L'équipe des Maisonnées

ET BIEN SÛR LES EQUIPES

Du Cnahes



ET

De l'EPIC



LES Cahiers DE l'EPIC



LISTES DES PRECEDENTES PUBLICATIONS DE L'EPIC

C'est bien toi la plus belle

- *MISE EN FAGOT*, Année 1986
- Recueil des numéros parus en 1987 : N° 14-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24

Où cours-je?

- n° 1 « *A la recherche des principes d'une psychothérapie et des psychoses* »
- n°2, 1 Août 1984
- n°3, 2 Septembre 1984
- n° 4, 4 Mars 1985
- n° 5, septembre 1985,
- n° 6, août 1986

Le Souterrain

- n° spécial Décembre 1988
- n° Mars 1989
- n° Mai 1989, «*Ecrits sur la fonction créatrice par Will DE GRAAF et le Dr Claude JEANGIRARD*»
- n° Novembre 1989, «*Véronique SALMON - L'art de la danse est dans l'instant de son exécution ; Jean-Louis PLACE - L'hypocondriaque n'est pas un malade imaginaire*»
- n° Décembre 1989, «*Molière et l'hypocondrie* »
- n° Janvier 1990

Les Cahiers de l'EPIC

- n° 1, janvier 1991, «*Apport des potentiels évoqués à l'étude des troubles de l'attention dans le syndrome schizophrénique.* »
- n°2, février 1991 «*trois textes récents en langue française par Laurent Mottron.* »
- n°3, mars 1991 «*Une présentation de la Chesnaie et de ses associations* »

- n°4, avril 1991 « *Obsolète insuline* »
- n°5-6, mai, juin 1991 « *Ithaque premiers pas.* »
- n°7, septembre 1991 « *Mademoiselle Papillon par madame Tomate.* »
- n° 8, avril 1992 « *du mouvement au geste ; s'arrêter pour bouger. Par Véronique Salmon.* »
- n°9-10-11, octobre, novembre, décembre 1992 « *Psychanalyse et psychose* »
- n° 12, Septembre 1993 « *La Moindre des Choses une métapsychologie institutionnelle Une métapsychologie institutionnelle. Deux ou trois choses que je sais d'elle. Lettre à Monsieur Bernard Kouchner.*»
- n°13, Avril 1994 « *Nous et La Mort. Trois logos pour une rationalité.* »
- n°14 Novembre 1994 « *Institution et Démocratie, Exclusion et Institution, Ecrits dans l'Institution, Jardins de l'Attente* »
- n°15, mai 1995 « *Comment ne pas tourner en rond ? Le même, chez Freud. PROLEGOMENES pour une petite géométrie dans l'espace, et qui serait portative. Examen du problème XXX d'Aristote* »
- n° 16, Octobre 1995 « *Psychose de l'enfant et continuité des soins. De la leçon de morale ou de l'éthique de la parole adressée aux enfants et aux adolescents. Les apprentissages scolaires et leurs échec, l'entrée dans l'adolescence.* »
- n° 17, Décembre 1998 « *Trois textes d'invités du séminaires : Paul TAYLOR - Une pédagogie éthique pour une société lettrée ou le principe de lisibilité ; Michel HASTINGS - La parole sauvage du Front National ; Tristan TREMAU - Zoran Music, l'homme sans territoire*»
- n° 18, Mars 1999 « *Claude LOUIS-COMBET - L'enigme de la femme*»

Vous pouvez trouver Les Cahiers de l'EPIC sur le stand de l'association lors de la fête annuelle, à la bibliothèque de l'EPIC,

Ou sur Commande.

Retrouvez toutes les informations sur le blog de l'EPIC

<https://epiclachesnaieblog.wordpress.com/>

